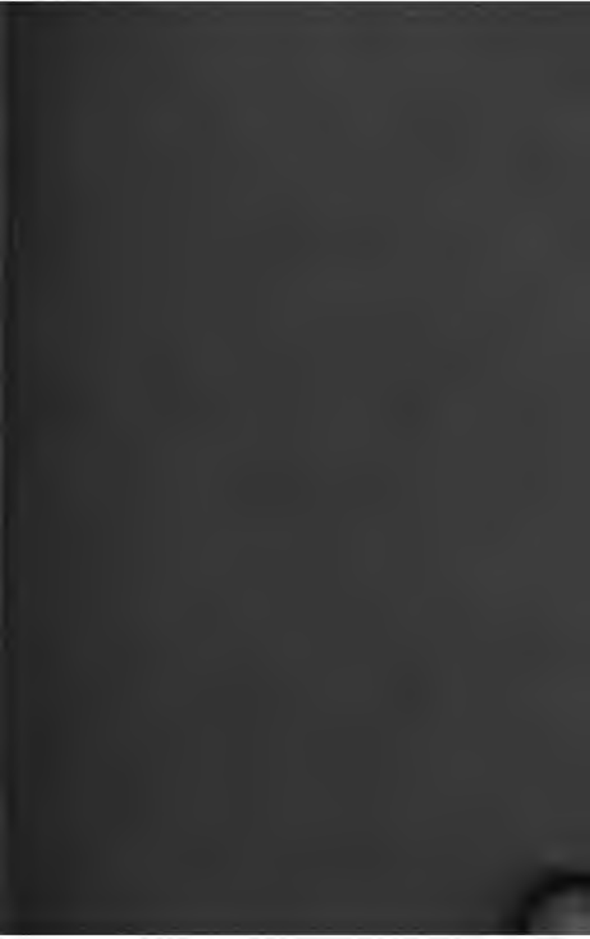




ŒUVRES
DE FLORIAN.



Tome 3.



Perdoux Sculp

Epouvantable combat où Don Quichotte est resté vainqueur.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, libraire, rue du Battoir, n° 16.

AN X.—1802.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

SUITE DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXX.

Comment l'aimable Dorothée raconta qu'elle avoit perdu sa couronne.

Vous saurez d'abord, messieurs, que je m'appelle.... A ce mot la princesse s'arrêta, parce qu'elle ne se souvenoit plus du nom que le curé lui avoit donné. Celui-ci, devinant son embarras, reprit aussitôt : Madame, il n'est que trop simple que votre altesse soit

troublée en rappelant ses infortunes : elles sont telles, que votre écuyer m'a dit que tout l'empire de Micomicon pleuroit sur votre destinée, et que personne sur la terre n'étoit aussi malheureux que la princesse Micomicona. Hélas ! monsieur, répondit Dorothée, vous avez pénétré le motif de mon trouble : je me crois remise à présent, et j'espere pouvoir achever ma triste et déplorable histoire.

Mon pere, souverain paisible du grand empire de Micomicon, s'appeloit Tinacrio le savant : on l'avoit ainsi surnommé parce qu'il étoit fort habile dans la magie. Il découvrit par son art que la reine ma mere, nommée Xaramille, devoit mourir avant son époux, et que lui-même bientôt me laisseroit orpheline. Ce qui lui causoit le plus de chagrin, c'est qu'il connut en même temps, par ses lumieres surnaturelles, que mes états seroient envahis par un effroyable géant, roi d'une grande isle

voisine, et nommé Padafilando des yeux louches, parce qu'en effet, quoique ses yeux soient droits, il regarde toujours de travers pour inspirer plus de frayeur. Mon pere prévoyoit encore que je pouvois éviter le malheur de me voir chassée de mon empire si je voulois épouser Pandafilando; mais il étoit bien sûr que pour rien au monde je ne me résoudrois à devenir la femme de ce géant, ni d'aucun autre, quelque grand qu'il fût. Tinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt qu'il seroit mort, de m'embarquer pour l'Espagne, où je trouverois le seul guerrier capable de me défendre : il ajouta que ce héros mon vengeur s'appelleroit don Gigotte ou Quichotte; qu'il devoit être grand de taille, maigre, sec de visage, et qu'il auroit vers l'épaule un sein noir marqué sur la peau.

En cet endroit don Quichotte appela son écuyer : Mon fils, dit-il, déshabille-moi tout-à-l'heure. Pourquoi

faire ? s'écria Dorothée. — Pour voir, madame, si je suis celui que votre pere a désigné. Ce n'est pas la peine, répondit Sancho ; je sais que vous avez un sein au milieu de l'épine du dos. Cela suffit, reprit la princesse, et justifie pleinement la prophétie : d'ailleurs avec ses amis on n'y regarde pas de si près. Les traits, la figure, la taille, tout se rapporte, seigneur don Quichotte ; c'est vous que le ciel a choisi pour me rétablir sur mon trône ; et je n'en ai pas douté lorsque, débarquant à Ossone, le bruit de votre valeur, si célebre, non seulement en Espagne, mais encore dans toute la Manche, m'a promptement avertie que vous seul pouviez me sauver.

Madame, je ne comprends pas, interrompit don Quichotte, que vous ayez pu débarquer à Ossone, où jamais il n'y eut de port. Sans doute, reprit le curé, la princesse a voulu dire qu'après être débarquée à Malaga, c'étoit

à Ossone qu'elle avoit, pour la premiere fois, entendu parler du grand don Quichotte. C'est la vérité, répliqua Dorothée; excusez une étrangere qui ne s'exprime pas bien. Je dois encore vous faire part que mon pere Tinacrio m'a laissé un écrit chaldéen ou grec, que je n'ai pu lire, par lequel il m'ordonne, aussitôt que le chevalier prédit aura tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ et de le mettre en possession de mes états et de ma personne.

Eh bien! Sancho, que t'en semble? dit don Quichotte avec un souris: entends-tu ce qu'on me propose? Avois-je tort ou raison? As-tu toujours peur que nous ne manquions de royaumes et de princesses à épouser? Ma foi! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho plein de joie; et bien fou seroit l'étourdi qui ne feroit pas la noce aussitôt après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendardo. La mariée

n'est peut-être point assez belle, n'est-ce pas? Ah bien oui, ma foi! je ne demande qu'une chose, c'est que toutes les puces de mon lit lui ressemblent.

En disant ces mots, le bon écuyer fit un entrechat dans l'air, et courut se mettre à genoux devant Dorothée en lui demandant sa main à baiser. Dorothée la lui donna, lui promit de le faire un très grand seigneur dans son royaume, et termina son histoire en disant que du nombreux cortege qu'elle avoit en partant de chez elle, un seul écuyer lui étoit resté; que tous les autres avoient péri dans une horrible tempête, dont elle-même, avec l'écuyer barbu, ne s'étoit sauvée que sur une planche. Don Quichotte confirma de nouveau sa promesse de ne point se séparer d'elle qu'il n'eût fait voler la tête du perfide Pandafilando. Après cette victoire, ajouta-t-il, que vous pouvez regarder comme sûre,

je vous laisserai, madame, maîtresse absolue de votre personne, tant que mon triste cœur dépendra de la cruelle que j'adore, de celle qui, depuis si long-temps.... Il suffit ; je n'en puis dire plus ; mais les nœuds d'hymen me sont interdits, quand le phénix même voudroit m'épouser.

Vous avez donc perdu l'esprit, monsieur, interrompit Sancho en colère ; que diable dites-vous donc là ? Comment ! vous seriez capable de refuser cette belle dame avec le royaume qu'elle a la bonté de vous offrir ; et tout cela pour les beaux yeux de madame Dulcinée ! Vraiment, c'est une jolie fille à mettre en comparaison ! Qu'elle aille se cacher, la laide ! elle n'est pas seulement digne de déchausser madame la princesse. Ah ! si vous allez ainsi cherchant des truffes dans la mer, j'attraperai joliment le duché que vous m'avez promis. Eh ! monsieur, mariez-vous, mariez-vous,

croyez-moi, et sachez prendre la balle au bond.

Don Quichotte ne put entendre ces blasphêmes sans un transport de fureur : il leve aussitôt sa lance, et la fait tomber si fort sur Sancho, qu'il jette à terre le pauvre écuyer. Infâme paysan, lui dit-il, croyez-vous donc que toujours je vous passerai vos sottises? Misérable excommunié, qui au moins méritez de l'être pour avoir osé mal parler de la divine Dulcinée! Et ne savez-vous pas, faquin, sot, bélitre, langue de vipere, que toute ma valeur me vient d'elle seule; que sans elle je ne pourrois rien; que c'est elle qui m'anime, combat, triomphe par moi; et que je ne vis, n'existe, ne respire, que par elle? Méchant, lâche, ingrat écuyer, que j'ai tiré de la poussiere pour le faire comte ou marquis (car je regarde cela comme fait), vous osez déjà médire de celle à qui vous devez votre élévation!

Sancho s'étoit réfugié derriere le palefroi de la princesse, d'où il écoutoit en silence tout ce que disoit don Quichotte. Dorothée implora sa grace, et fut assez heureuse pour l'obtenir. Allez, dit-elle au triste écuyer, allez baiser la main de votre maître, et lui demander pardon d'avoir pu oublier un moment le respect que vous devez à cette illustre Dulcinée que j'honore sans la connoître, et que de bon cœur je voudrois servir. Notre héros, appaisé par ces paroles, consentit à pardonner à Sancho, lui donna sa bénédiction, et lui recommanda fortement d'être plus circonspect à l'avenir.

Au même instant on vit sur la route un homme qui paroissoit être un Bohémien, monté sur un âne gris. Sancho, dont le cœur palpitoit toujours dès qu'il appercevoit un âne, eut à peine considéré celui-ci, qu'il crut reconnoître le sien. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que le prétendu Bohémien étoit

Ginès de Passamont, le même qui l'avoit volé dans la Sierra Morena. Ah! coquin de Ginésille, lui cria notre écuyer, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour, ma seule joie; rends-moi mon âne, voleur! Ginès, qui reconnut Sancho, et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois; et sautant aussitôt par terre, il s'enfuit à travers les champs. Sancho étoit déjà près de son âne, il l'embrassoit, il le baisoit avec des larmes de tendresse: Te voilà donc, lui disoit-il, mon compagnon, mon ami! comment t'es-tu porté, mon enfant? comment as-tu pu vivre sans moi? ô le bien-aimé de mon cœur! L'âne se laissoit caresser sans répondre une seule parole. Tout le monde partagea la joie de Sancho; et don Quichotte l'assura qu'il n'en auroit pas moins les trois ânons donnés par la lettre-de-change. Quand les transports de l'écuyer fu-

rent calmés, son maître lui ordonna de marcher un peu en avant, parce qu'il vouloit lui parler en particulier.

CHAPITRE XXXI.

Entretien intéressant de don Quichotte et de son écuyer.

Quand ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus, notre héros dit à Sancho : Oublions nos querelles, ami ; et raconte-moi sans rancune les détails de ton ambassade. Dans quels lieux, quand et comment, as-tu trouvé Dulcinée ? que faisoit-elle ? que lui as-tu dit ? que t'a-t-elle répondu ? quel air avoit-elle en lisant ma lettre ? qui te l'a transcrite ? En un mot, j'exige de toi que tu me rendes un compte exact de tout ce qui s'est passé, sans rien ajouter, sans rien retrancher. Monsieur, répondit Sancho, je vais vous satisfaire de point en point. D'abord il faut vous avouer que je n'emportai point votre lettre. — Je le

sais ; car je m'apperçus, après ton départ, que tu m'avois laissé les tablettes, ce qui me causa un violent chagrin. Je ne doutai même point que tu ne revinsses les chercher. — Je serois sûrement revenu, si je ne m'étois rappelé mot-à-mot tout ce qu'il y avoit dans l'épître pour vous l'avoir entendu lire ; de sorte que j'allai trouver un sacristain, qui l'écrivit sous ma dictée, et me dit que de sa vie, quoiqu'il eût fait un grand nombre de billets de confession, il n'en avoit jamais vu de si galant et de si bien tourné.

— T'en souviens-tu bien encore ? — Non, monsieur, parce qu'aussitôt qu'elle fut écrite, comme je n'en avois plus besoin, je me mis à l'oublier. — C'est fort bien. A présent, dis-moi ce que faisoit cette reine de beauté lorsque tu t'offris devant elle ; sans doute elle disposoit des rangs de perles, ou brodoit en pierreries une écharpe pour son chevalier ? — Non, monsieur : elle

étoit dans la basse-cour, criblant deux minots de blé. — J'entends, les grains de ce blé se transformoient en topazes en passant par ses belles mains. — Non, monsieur; je crois même que ce blé n'étoit que du seigle. — Passons. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle sur-le-champ, la mit-elle sur son cœur, ou sur sa tête, suivant l'usage d'Orient? — Non, monsieur: quand je la lui présentai, elle étoit fort occupée de son seigle; elle me dit, Mon ami, pose cette lettre sur ce sac, il faut que j'acheve mon tas avant de la lire. — Ah! c'étoit pour la lire seule, et pouvoir se livrer en liberté aux mouvements de son cœur. Elle te fit sûrement beaucoup de questions sur moi, sur mes exploits, sur mes périls, sur l'affreuse vie à laquelle je m'étois condamné pour elle? — Non, monsieur: elle ne me demanda rien; mais j'eus grand soin de lui dire que vous faisiez pour son service la plus

rude des pénitences; que je vous avois laissé nu en chemise au milieu des rochers, dormant sur la pierre, ne mangeant que de l'herbe, ne vous peignant point la barbe, pleurant et maudissant votre fortune.—Il ne falloit point lui dire que je maudissois ma fortune; je la bénis, au contraire, et je la bénirai tous les jours, puisque j'ai le bonheur de souffrir pour une aussi grande dame que Dulcinée —Il est vrai, ma foi, qu'elle n'est pas petite, et qu'elle a au moins un demi-pied plus que moi.—Comment! t'es-tu mesuré avec elle?—Non, monsieur: mais il a bien fallu m'en approcher pour l'aider à mettre son sac de blé sur son âne; et c'est là que je me suis apperçu qu'elle me passoit de toute la tête.

Ici don Quichotte soupira tendrement. Ah! sans doute, reprit-il, sa taille est riche, noble, svelte; son amour est encore plus élevé, et sa grace l'emporte sur tout. Dis-moi, Sancho,

quand tu t'es approché d'elle, n'as-tu pas senti l'odeur de la rose, du lis, de l'ambre réunis, une certaine vapeur suave, un parfum semblable à celui qu'exhalent les aromates de Saba? — Non, monsieur ; il faisoit grand chaud, elle s'étoit donné beaucoup de mouvement, et tout cela faisoit..... — Fort bien. Qu'a-t-elle dit après avoir lu ma lettre? — Elle ne l'a pas lue, monsieur, elle m'a donné pour raison qu'elle ne savoit ni lire ni écrire; mais elle l'a déchirée en petits morceaux, afin que personne dans le village ne vînt à savoir ses secrets. Ensuite elle m'a chargé de dire à votre seigneurie qu'elle étoit satisfaite de votre pénitence, qu'elle vous présentoit ses respects, et qu'elle vous ordonnoit, si vous n'aviez rien de mieux à faire, de revenir au Toboso, parce qu'elle avoit un grand desir de vous voir. Elle a bien ri quand elle a su que vous vous appeliez le *chevalier de la triste figure !* Je lui ai de-

mandé si le Biscayen étoit venu la trouver ; elle m'a répondu que oui, que c'étoit un fort honnête homme : pour les galériens, elle n'en a point entendu parler. — Quel bijou t'a-t-elle donné à ton départ ? car tu sais que l'usage des chevaliers et de leurs dames fut toujours de donner aux écuyers, aux demoiselles, ou aux nains qui viennent leur porter des lettres, quelque riche bague ou quelque diamant.—Ma foi, c'est un très bon usage ; mais apparemment il passe de mode, car le seul bijou que j'aie reçu de madame Dulcinée a été un morceau de fromage avec un peu de pain bis.—Oh ! personne ne l'égale en générosité ; je suis bien sûr que tôt ou tard tu recevras d'elle un riche présent.

Mais, continua don Quichotte, donne-moi conseil, mon ami : tu vois que madame Dulcinée m'ordonne de retourner près d'elle ; mon cœur brûle de lui obéir : d'un autre côté, j'ai fait

serment à la princesse d'aller la rétablir sur son trône; les lois de la chevalerie m'ordonnent de tenir mon serment. Je suis vraiment embarrassé; mon ame se trouve partagée entre l'amour et le devoir. — Ah! monsieur, nous y revoilà : comment est-il possible que vous hésitiez entre madame Dulcinée et un royaume superbe qui vous tombe dans la main, un royaume qu'on m'a dit avoir au moins vingt mille lieues de tour, abondant en toutes choses, plus grand peut-être que la Castille et le Portugal réunis! Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne perdez pas cette occasion; mariez-vous avec la princesse dans le premier village où nous trouverons un curé : si nous n'en trouvons point, monsieur le licencié n'est pas là pour rien. Mariez-vous, je vous en prie : n'oubliez pas que le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole; et que celui qui trouve son bien et ne le prend pas est

ensuite mal reçu à se plaindre. — Je vois bien pourquoi tu desires si vivement ce mariage ; mais tu peux te tranquilliser, parce qu'avant de combattre le géant je compte mettre dans mes conditions que, sans épouser la princesse, on me donnera une portion du royaume, dont je veux te faire présent. — A la bonne heure : et tâchez, s'il vous plaît, que cette portion soit voisine de la mer, attendu que j'ai dans la tête un certain projet de commerce. — Allons, mon ami, je suis décidé ; je vais combattre pour la princesse, et je remets mon retour auprès de celle que j'adore après cette glorieuse expédition. Je te recommande de ne parler à qui que ce soit de tout ce que nous avons dit ; Dulcinée est si sévere, si délicate sur l'honneur, qu'elle ne me pardonneroit pas la plus petite indiscrétion, et mon cœur se la reprocheroit comme le plus grand des crimes.

Ils en étoient là, lorsque le barbier leur cria de s'arrêter, parce qu'ils avoient envie de se rafraîchir à une fontaine voisine. Sancho, fatigué de mentir, fut charmé de finir l'entretien. Cardenio, pendant ce temps, s'étoit revêtu des habits de berger que Dorothée avoit quittés. On s'assit autour de la fontaine, où l'on dina, tant bien que mal, des provisions qu'avoit le curé. Pendant le dîner il vint à passer un jeune garçon qui, appercevant don Quichotte, s'avança tout-à-coup vers lui. Je vous salue, monsieur, dit-il d'une voix dolente; ne me reconnoissez-vous plus? je suis ce malheureux André que votre seigneurie délivra du chêne où j'étois si bien attaché. Don Quichotte se rappela ses traits, le prit par la main; et le présentant à la compagnie: Je suis charmé, s'écria-t-il, de pouvoir vous fournir un exemple vivant de l'extrême utilité de la chevalerie errante. Il n'y a pas long-temps

que, traversant un bois, je rencontrai cet enfant demi-nu, lié fortement à un arbre, tandis qu'un paysan barbare le fustigeoit avec des courroies pour ne pas lui payer ses gages. Je fis délier ce pauvre jeune homme, et reçus le serment de son maître qu'il lui paieroit ce qui lui étoit dû jusqu'à la derniere obole. Parle à présent, mon ami André; ce que je dis n'est-il pas exact?

Très exact, reprit le jeune garçon; mais quand vous fûtes parti.... — Ton maître te paya sur-le-champ? — Point du tout; il me rattacha plus fortement au même chêne, et me donna tant de coups, que depuis ce jour, grace à Dieu, je n'ai pas quitté l'hôpital. C'est à vous, monsieur, s'il vous plaît, et à votre chevalerie que j'ai dû ce beau traitement: si vous aviez bien voulu ne pas vous mêler des affaires d'autrui, j'en aurois été quitte pour une douzaine de coups de fouet, et j'aurois été payé de mes gages; mais vous

vîntes irriter mon maître, qui s'en vengea sur ma peau, en se moquant beaucoup de vous. Sancho, s'écrie don Quichotte, amene-moi Rossinante; je veux aller sur-le-champ tirer de ce scélérat une épouvantable vengeance. Ce n'est pas la peine, monsieur, dit André; je n'en veux point de vengeance, et j'aimerois beaucoup mieux que vous me donnassiez quelque chose pour continuer mon chemin. Sancho lui offrit son pain, avec un morceau de fromage : Tenez, mon ami, lui dit-il; Dieu sait si ce que je vous donne ne me fera pas bientôt faute, car nous autres écuyers de chevaliers errants nous sommes toujours à la veille de mourir de faim et de soif.

André s'éloigna, la tête basse; et, quand il fut à quelques pas, se mit à crier en fuyant : Que le diable les emporte tous, les malheureux chevaliers errants, qui vous font rouer de coups quand ils prétendent vous secourir !

Don Quichotte voulut se lever pour châtier cet insolent; mais Dorothée le retint, et personne n'osa rire de la reconnoissance d'André.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée à l'hôtellerie.

Le dîner achevé, l'on se remit en route, et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille, et l'aimable Maritorne, en reconnoissant don Quichotte, s'avancerent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la derniere fois. On lui répondit que, pourvu qu'il payât mieux, il seroit traité comme un prince; et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avoit occupée. Notre héros, qui se trouvoit fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Pendant ce temps, la femme de l'aubergiste se disputoit avec maître Nicolas, qu'elle avoit pris par sa fausse barbe, en criant de toutes ses forces : Par la mardi ! vous me la rendrez, ma bonne queue de bœuf, que nous cherchons depuis trois jours. Le barbier défendoit sa barbe, et la querelle devenoit vive, lorsque le prudent curé vint mettre la paix en conseillant à maître Nicolas de quitter son déguisement, devenu désormais inutile, puisqu'on diroit à don Quichotte que la princesse avoit envoyé son écuyer annoncer dans son royaume l'arrivée du libérateur. La barbe fut alors rendue, ainsi que les beaux habits que l'hôtesse avoit prêtés.

On s'occupa du souper : tandis qu'on le préparoit, Dorothée, Cardenio, le curé, raconterent à l'aubergiste et à sa femme tout ce qu'il avoit fallu faire pour ramener don Quichotte avec eux. Le curé déploroit l'étrange folie de ce

pauvre gentilhomme, qui, plein d'esprit et de sens sur tout ce qui n'étoit pas la chevalerie, avoit eu la tête tournée par les maudits romans qu'il avoit lus. Vous m'étonnez, monsieur le curé, lui répondit l'aubergiste ; ces livres, dont vous dites tant de mal, font le bonheur de ma vie. Dans le temps de la récolte, les moissonneurs se rassemblent ici les jours de fête : nous nous mettons en cercle plus de trente ou quarante, et nous écoutons avec délices la lecture de ces histoires de chevaliers. Nous ne nous en lassons point : ces grands coups d'épée nous charment ; et nous passerions la nuit entiere, sans nous en appercevoir, à entendre ces beaux récits. Moi de même, s'écria Maritorne ; et ce que j'y trouve de plus gentil, c'est quand ces belles demoiselles se promenent avec leurs messieurs sous les allées d'orangers, tandis que la vieille duegne fait le guet en enrageant. Et vous, made-

moiselle, dit le curé à la jeune fille de l'aubergiste, ces lectures vous plaisent-elles? Je ne les comprends guere, monsieur, répondit-elle d'un air naïf: les coups d'épée ne m'amusent pas; mais les plaintes amoureuses des chevaliers me font souvent pleurer de compassion. Je trouve leurs dames trop cruelles, et je ne conçois pas comment il peut y avoir des femmes assez abandonnées de Dieu pour faire souffrir ainsi des hommes d'honneur, qui ne demandent que le mariage. Allons! taisez-vous, petite fille, reprit l'hôtesse avec aigreur; à votre âge on n'en doit pas tant savoir, et on ne doit pas se mêler de la conversation.

- Monsieur l'aubergiste, interrompit le curé, vous avez donc ici de ces livres? je serois curieux de les voir. L'aubergiste courut aussitôt chercher une petite malle fermée d'un cadenas, dans laquelle il y avoit quelques gros volumes, et des cahiers écrits à la

main. Le curé feuilleta les livres : c'étoient don Cirongilio de Thrace, Félix le Mars d'Hircanie, l'histoire de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et la vie de don Diegue Garcias de Paredes. Aux deux premiers titres le curé dit au barbier : Madame la gouvernante nous manque. Mais, mon cher frere, ajouta-t-il en s'adressant à l'aubergiste, ces ouvrages-là ne devroient point être ensemble : votre Cirongilio et votre Mars d'Hircanie ne sont qu'un ramas de mensonges, au lieu que l'histoire de Gonzalve et de Diegue Garcias est véritable, instructive, et nous apprend les grandes actions de ce héros, dont l'un fut en effet le plus ferme soutien de nos armées, et dont l'autre mérita le titre de grand capitaine, qui lui fut donné par toute l'Europe. Vous direz ce qu'il vous plaîra, reprit l'aubergiste; mais l'histoire de ces deux messieurs m'ennuie, et Félix d'Hircanie m'amuse : j'aime à

le voir, d'un seul revers, couper par le milieu cinq géants; une autre fois, dans une bataille, coucher par terre seize cent mille soldats comme des capucins de cartes. Votre grand capitaine en a-t-il jamais fait autant? Comment ne pas admirer Cirongilio de Thrace, qui vit sortir un beau jour du milieu d'une riviere un grand serpent tout de feu? il s'élança sur ce serpent, et le serra si fort qu'il alloit l'étouffer, quand le monstre, plongeant tout-à-coup, emporta le chevalier au fond du fleuve. Là il se trouva dans un palais de crystal, entouré de jardins superbes; et le serpent devint un vieillard, qui lui raconta les plus belles choses du monde. Voilà une histoire, celle-là, et non pas celles que vous me vantez. Mais vous savez, j'espere, lui dit le curé, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces récits? A d'autres! répondit l'aubergiste; comment cela ne seroit-il pas vrai, puisque c'est imprimé avec

la permission du conseil royal ? vous sentez bien que messieurs du conseil ne mettroient pas leur signature à des mensonges. Fort bien, répliqua le curé : vous n'êtes pas éloigné, ce me semble, d'en être au même point que don Quichotte. Mais j'en aurois trop long à vous dire pour vous faire comprendre la différence d'une histoire et d'un roman pour qu'il fût un ouvrage estimable ; ce sera pour une autre fois. Montrez-moi, s'il vous plaît, ces manuscrits.

L'aubergiste les lui remit. Le premier avoit pour titre, *Nouvelle du Curieux extravagant*. Après en avoir parcouru quelques pages : Voici, dit le curé, un conte, une espece de petit roman, qui ne me paroît point mauvais, parce qu'il a un but moral : si madame n'a pas envie de dormir, je lui proposerai cette lecture. De tout mon cœur, répondit Dorothée ; aussi bien je n'ai pas l'esprit assez calme pour

espérer du sommeil. Cardenio, maître Nicolas, témoignerent à monsieur le licencié beaucoup d'envie d'entendre la nouvelle. On s'assit, on fit silence, et le curé la commença.

CHAPITRE XXXIII.

Le curieux extravagant.

NOUVELLE.

DEUX jeunes cavaliers, riches et de bonne maison, vivoient ensemble à Florence : ils s'appeloient Anselme et Lothaire. La conformité de leur âge, de leurs goûts et de leurs mœurs, les avoit tellement liés, qu'on ne les nommoit que *les deux amis*. Anselme, plus galant que Lothaire, donnoit quelquefois à l'amour le temps que son ami donnoit à la chasse ; mais il étoit toujours prêt à quitter ses maîtresses pour Lothaire, et Lothaire l'étoit de même à oublier la chasse pour Anselme.

Une jeune et belle personne de Florence fixa le volage Anselme : il devint si épris des charmes de Camille, qu'il se résolut à demander sa main. Cette

union étoit de tout point assortie; Anselme étoit aimé. Son ami Lothaire obtint l'aveu de ses parents. Le mariage se fit bientôt; et les deux époux, heureux l'un par l'autre, remercioient le ciel et Lothaire.

Pendant les premiers jours qui suivirent les noces, Lothaire continua de voir son ami avec sa familiarité ordinaire. Peu-à-peu ses visites devinrent moins fréquentes : sa délicate amitié lui faisoit craindre, non d'exciter la jalousie de son ami, mais d'éveiller la malignité du public en vivant trop intimement dans la maison d'une jeune femme. Anselme s'en apperçut, et s'en plaignit avec tendresse : il dit à Lothaire que jamais il ne se seroit marié s'il avoit pu prévoir que son hymen relâchât les nœuds qui les unissoient : il le supplia de venir chez lui aussi librement qu'autrefois, l'assura que Camille elle-même seroit vivement affligée d'être le prétexte ou la cause d'un

refroidissement si cruel. Lothaire, sans avouer à son ami ses véritables motifs, inventa, chercha des excuses ; et, pressé vivement par Anselme, il se promit d'accorder, autant qu'il lui seroit possible, sa prudence et son amitié.

Quelques temps se passerent ainsi, Anselme se plaignant toujours de ne pas voir assez Lothaire, et Lothaire sacrifiant à sa délicatesse le plaisir si doux à son cœur de ne vivre qu'avec Anselme. Un jour qu'ils se promenoient ensemble, le nouvel époux lui parla de la sorte :

Tu crois sans doute, mon cher Lothaire, que possédant à la fleur de l'âge une fortune au-dessus de mes vœux, une existence honorable, une épouse selon mon cœur, et le meilleur, le plus fidele des amis, je dois me trouver heureux : détrompe-toi ; je ne le suis point : un desir étrange, bizarre, insensé peut-être, me poursuit et me tourmente ; ma raison ne

peut le vaincre ; sa violence ne me permet plus de le tenir renfermé. Je te le confie, ami ; prends pitié de mon délire, et songe qu'il faut que je meure ou que ce desir s'accomplisse.

Lothaire, alarmé de ces paroles, serra tendrement la main d'Anselme, et lui promit de tout faire pour lui rendre le repos. Apprends donc, lui dit celui-ci, quel est ce secret dont je rougirois avec tout autre qu'avec toi, ce secret dont dépend ma vie : je veux éprouver ma femme ; je veux m'assurer que j'en suis aimé ; que les promesses, les soins, les présents, tous les efforts qu'on tenteroit pour la séduire, n'ébranleroient point sa vertu ; je veux enfin que cette vertu soit dans un péril assez grand pour que sa résistance ait quelque mérite : et comme je ne connois personne plus digne d'être aimé que toi, comme aucun mortel n'obtiendra jamais ce qu'on a pu refuser à Lothaire, c'est toi que j'ai choisi

pour cette épreuve. Si tu ne peux vaincre Camille, je serai sûr qu'elle est invincible ; je jouirai d'un bonheur, d'une paix inaltérable, que je ne devrai qu'à tes soins : si malheureusement ces soins semblent te promettre quelques succès, je connois mon ami, je suis encore tranquille ; l'épreuve n'ira pas plus loin. Dans toutes les suppositions mon honneur est à couvert, et j'aurai satisfait un desir que ma mort seule peut éteindre.

Lothaire fut long-temps à répondre ; il regardoit fixement Anselme ; enfin il lui dit avec gravité : Si je n'avois pensé, mon ami, que c'est moi que vous voulez éprouver, je ne vous aurois pas écouté jusqu'au bout. Je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement, et que j'aie besoin de vous rappeler que l'amitié, ce sentiment divin qui s'honore de tous les sacrifices, s'offense avec juste raison d'une proposition coupable. Demandez ma

vie, vous en avez le droit, Anselme, je vous la donnerai de bon cœur; mais ne me demandez pas un crime.

Anselme pâlit et baissa la tête. Quoi! reprit Lothaire plus doucement, ce que tu m'as dit est donc vrai! tu veux que j'éprouve ta femme! Mais écoute-moi, malheureux : tu crois Camille vertueuse, ton bonheur dépend de la croire telle; ce qui peut t'arriver de mieux, ce que tu esperes, ce que tu souhaites, c'est qu'elle résiste : elle résistera, je n'en doute point; alors qu'auras-tu gagné? que t'aura valu cette tromperie criminelle? rien que le repentir amer, profond, éternel, de l'avoir tentée. Qui le saura? me diras-tu. Toi, toi, qui te souviendras toujours d'avoir offensé sans motif la plus pure des épouses; qui te le reprocheras sans cesse; qui ne pourras plus jouir de l'amour qu'elle aura pour toi, parce qu'une voix secrete te dira que tu ne le mérites plus; toi enfin, dont le re-

mords empoisonnera les tristes jours, et qui pourras t'appliquer ces vers si vrais d'un de nos poëtes :

Le coupable a beau fuir, a beau cacher sa vie ;
Le jour, la nuit, malgré ses soins,
Il tremble, il gémit, il s'écrie :
Tant que mon cœur me suit, mon crime a des témoins.

Tu vois, Anselme, que je ne te parle que de ce que tu dois à toi-même et à ta femme. Je prends garde de ne point te rappeler ce que tu dois peut-être à moi : l'amitié seule devroit t'en instruire, et m'épargner le chagrin si sensible, si douloureux, de faire rougir mon ami.

Anselme, qui écoutoit dans un morne et profond silence, fut quelque temps à répondre. Enfin, d'une voix foible et triste : Lothaire, dit-il, je n'ai qu'un seul mot à opposer à tes raisons : je suis malade, et certain de mourir de mon mal, si tu m'en refuses le remede. Ta vertu, ta sagesse, ont fait leur devoir ; regarde

si ton amitié n'aura point quelque remords, quand, n'espérant plus obtenir de toi ce que je veux, ce dont j'ai besoin, j'irai le demander à un autre, j'irai confier peut-être à un traître mon honneur, celui de Camille, mon repos, ma félicité. C'est à quoi je suis résolu, c'est ce que tu peux m'épargner, en te prêtant pendant quelques instants à ma foiblesse, à ma folie. Je te promets, je te jure qu'une seule tentative me suffira : Camille ne cédera point à une premiere attaque ; je ne t'en demande pas davantage, et je serai tranquille pour toujours.

Lothaire, effrayé du projet d'Anselme de s'adresser à un autre, prit aussitôt son parti. C'en est fait, répondit-il : puisque la vertu, la raison, la pudeur, la délicatesse, ne peuvent rien sur votre esprit ; je n'écoute que l'amitié, je m'associe à votre délire. Ne chargez personne de l'emploi pour lequel vous m'aviez choisi ; je promets

de m'en acquitter. A ces mots Anselme se jette à son cou, le serre vivement dans ses bras, le remercie avec des transports, et lui demande, le supplie de commencer dès le lendemain à devenir l'amant de sa femme. Il te faudra, lui dit-il, des musiciens, des sérénades, peut-être même des présents ; je te donnerai pour cela tout l'argent dont tu auras besoin. Si tu n'as pas le temps de faire les vers qu'il sera bon que tu lui adresses, je les ferai, mon ami, et tu peux être sûr que j'y mettrai du soin. Lothaire consentit à tout ; et, rempli d'une compassion douloureuse pour la démence d'Anselme, il promit d'aller dîner chez lui le jour suivant.

Il fut reçu de Camille avec cette familiarité franche que donne l'innocente amitié. Anselme, à peine hors de table, se pressa de dire qu'il avoit affaire, et sortit précipitamment, dans une joie inexprimable de sentir qu'il

les laissoit tête-à-tête. Lothaire employa ce temps à parler à Camille de son époux, de leur amour mutuel, du bonheur dont un bon ménage fait jouir deux cœurs vertueux. Camille étoit de son avis; et cette douce conversation se prolongea plusieurs heures, après lesquelles Lothaire sortit. Anselme l'attendoit dans la rue : Eh bien! dit-il dès qu'il l'apperçut, es-tu déjà bien avancé? as-tu fait ta déclaration? l'a-t-elle bien ou mal reçue? Je n'ai pu, répondit Lothaire, m'expliquer ouvertement dans un premier entretien; mais j'ai préparé les choses, et j'espere pouvoir dans peu te rendre un compte plus satisfaisant. Allons, reprit Anselme, patience! tu peux être sûr que de mon côté je ne négligerai rien, et que chaque jour je te procurerai un tête-à-tête avec ma femme, sans qu'elle puisse l'éviter.

En effet ces rendez-vous eurent lieu pendant deux semaines. Lothaire n'en

core plus de facilité que jamais, il prétexta des affaires pressantes qui le forçoient d'aller passer huit jours chez un parent à la campagne. Il eut grand soin, à son départ, de recommander à Camille de recevoir, comme s'il n'étoit pas absent, les visites de son ami; et, malgré les représentations de la sage épouse, il insista pour que chaque jour Lothaire vînt dîner avec elle, et ne la quittât pas un instant.

O misérable insensé! ô malheureux ennemi de toi-même! que cherches-tu? que vas-tu faire? cesse de te donner tant de peines pour devenir l'artisan de tes maux! arrête, il en est temps encore. Tu es chéri, tu es adoré de la plus aimable des épouses; la vertu seule avec toi regne dans son cœur innocent; un tendre et fidele ami ne respire que pour t'aimer; la fortune semble se plaire à te prodiguer tous ses dons; elle ne te demande rien que de savoir supporter le bonheur: et ce

bonheur te lasse, t'accable! et tu emploies pour le détruire tes soins, ton esprit, ton adresse, toutes les facultés de ton ame! tranquille possesseur d'une mine inépuisable de plaisirs, de félicité, tu la combles de tes propres mains, et tu te creuses auprès d'elle le plus affreux des précipices!

Dès le lendemain du départ d'Anselme, Lothaire arriva chez Camille; mais il ne la trouva plus seule. Une de ses femmes, nommée Léonelle, avoit reçu de sa maîtresse l'ordre secret de rester au sallon. Cette conduite que Lothaire admiroit, l'espece de gêne qu'elle lui faisoit éprouver, les qualités, les charmes nouveaux qu'il découvroit sans cesse dans Camille, tout nourrissoit, tout augmentoit une passion que Lothaire s'avoua trop tard. Il n'etoit plus temps de l'éteindre : il s'en apperçut avec effroi, voulut fuir, n'en eut pas la force; et, oubliant à-la-fois la vertu, l'amitié, l'honneur, dans un

moment où Léonelle étoit sortie, il tombe aux genoux de Camille, lui fait l'aveu de son amour, avec un trouble, un transport, qui n'en attestoient que trop la violence. Camille, surprise, se leve, jette sur Lothaire un coup-d'œil de mépris, et gagne son appartement.

Elle réfléchit mûrement à ce qu'elle devoit faire. D'après les ordres précis d'Anselme, n'osant fermer sa maison à Lothaire, elle écrivit le soir même ce billet à son époux, et l'envoya par un exprès :

« La confiance que vous m'avez té-
« moignée en me laissant seule dans
« votre maison m'honore moins qu'elle
« ne m'afflige. Si votre retour n'est pas
« prochain, je vous demande la per-
« mission de me retirer chez mes pa-
« rents. Là, du moins, je pourrai m'en-
« tretenir en liberté de ma tendresse
« pour vous, et du véritable chagrin

« que me cause votre absence. Cette « conversation paroît ennuyer l'ami « que vous m'avez ordonné de recevoir « tous les jours. Il me semble se plaire « davantage à me parler de lui seul. « Ce peu d'accord dans nos sentiments « rend nécessaire ici votre présence. »

CHAPITRE XXXIV.

Continuation de la Nouvelle du Curieux extravagant.

Anselme fut transporté de joie en recevant cette lettre : il ne douta plus que son ami n'eût tenu parole, et répondit en peu de mots à sa femme qu'elle se gardât bien d'aller chez ses parents, parce qu'il étoit sur le point de revenir. Cette réponse, ce silence sur tout ce qu'elle avoit écrit, étonnerent Camille et lui déplurent. Elle résolut d'attendre son époux, sans se plaindre, sans le presser ; et, trop certaine d'elle-même, trop sûre que la vertu n'a jamais besoin de fuir, elle continua de voir Lothaire.

Celui-ci, dont l'ardente passion, augmentée par la résistance, n'étoit plus capable de s'arrêter, vint plus

assidument chez Camille, ne perdit pas un jour, un instant, employa tous les moyens de toucher, d'attendrir celle qu'il aimoit ; et, secondé par sa grace, par son amabilité naturelles, par l'extravagance d'Anselme, qui prolongeoit exprès son absence, par le temps, qui en amour fait pardonner le lendemain ce dont on s'offensoit la veille, il s'apperçut, il découvrit que la vertueuse, la sévere Camille commençoit à chanceler. Aussitôt il redouble d'efforts, demande, presse, supplie, répand des larmes sinceres, attend, épie, fait naître les occasions, les moments, surmonte pas-à-pas les obstacles, s'avance de succès en succès, empêche qu'on ne s'apperçoive de ceux qu'il vient d'obtenir, en profite, se plaint encore, ne s'arrête jamais dans ses victoires, et finit par triompher.

Qui l'auroit pensé de Camille? Qui l'auroit dit de Lothaire? Tous deux étoient nés vertueux; jamais un seul

desir coupable n'eût corrompu ces ames pures, si le délire d'Anselme ne les eût forcées chaque jour à s'approcher davantage d'un inévitable danger, à le braver, à s'y plaire! à ne le voir qu'en y périssant.

Anselme revint, et son premier soin fut de courir chez Lothaire. Celui-ci, cachant de son mieux et son trouble et sa rougeur, lui dit : Ami, sois satisfait; j'ai employé près de Camille tous les efforts, tous les moyens que l'amour peut mettre en usage : après m'avoir marqué de la colere, elle a fini par me repousser avec l'arme de l'ironie. Ne me demande pas d'autres détails, ils seroient humiliants pour moi : reprends tes diamants que voilà, et jouis en paix du bonheur, que tu ne sens pas assez, de posséder la plus aimable des épouses.

Enchanté de ce récit, Anselme embrassa plusieurs fois, serra contre sa poitrine ce bon, ce fidele ami, qui,

disoit-il, venoit de lui rendre le plus signalé des services. Mais, ajouta-t-il avec priere, je te demande, mon cher Lothaire, je te supplie de venir chez moi aussi souvent que dans mon absence, de marquer à ma femme les mêmes empressements, de soupirer, de la regarder avec tendresse, d'avoir l'air enfin d'être toujours amoureux d'elle, et de chercher à te cacher de moi. Je te servirai sur ce dernier point avec une merveilleuse adresse : tu sens combien cela est nécessaire pour qu'elle ne soupçonne jamais la feinte convenue entre nous. Lothaire, en baissant les yeux, avoua qu'il avoit raison.

Quelques temps se passerent ainsi, sans que les amants heureux eussent beaucoup de peine à tromper un époux qui s'y prêtoit avec tant de soin. Camille, Camille coupable, avoit été forcée de mettre dans sa confidence la jeune Léonelle, celle de ces femmes qu'elle aimoit le mieux. Léonelle,

sage jusqu'alors, pervertie par l'exemple de sa maîtresse, ne tarda pas à l'imiter : elle eut bientôt un amant comme elle; et, ne redoutant plus rien depuis qu'elle avoit le secret de Camille, elle osa faire venir la nuit son amant jusque dans sa chambre. Camille le sut, et fut obligée de tolérer cette insolence. Son crime, qui lui faisoit sentir qu'elle avoit perdu tout droit même au respect de ses gens, lui donna souvent l'humiliation de devenir la complice, la complaisante de sa suivante, et de l'aider à cacher ou à faire évader cet amant; châtiment sévere, mais juste, que la femme qui s'est avilie ne peut jamais éviter.

Lothaire n'étoit point instruit des intrigues de Léonelle. Un jour qu'il attendoit l'aurore auprès de la maison d'Anselme, il voit descendre un jeune homme par une des fenêtres de l'appartement de Camille. Troublé, furieux, il ne douta point que ce ne fût

un rival, et que Camille ne le trompât lui-même, comme elle trompoit son époux : il poursuit en vain ce jeune homme, qui bientôt échappe à ses yeux ; et le malheureux Lothaire, égaré par son dépit, par la violence de sa jalousie, va sur-le-champ trouver Anselme, l'éveille ; et dans sa fureur : Ami, dit-il, depuis trop longtemps je te cache un affreux secret. Camille n'est plus Camille : sa foiblesse n'a pu soutenir la trop longue épreuve où nous l'avons mise ; elle cede enfin ; elle m'a promis un rendez-vous pendant la premiere absence que tu dois faire. Feins de partir, reviens en secret te cacher dans l'appartement de ta femme ; tu t'assureras de son crime, et tu le puniras à ton gré.

Anselme, pâle et tremblant, répondit d'une voix altérée qu'il suivroit le conseil de Lothaire : il versa des larmes ameres, ne fit aucun reproche à ce perfide ami, qu'il pria de le laisser seul.

Déjà Lothaire se repentoit de ce qu'il venoit de faire ; déjà l'amour dans son cœur l'emportoit sur son ressentiment. Désespéré d'avoir remis dans les mains d'un époux offensé une vengeance qu'il auroit pu satisfaire d'une maniere moins cruelle, il ne vit plus d'autre ressource que d'instruire Camille du sort qui l'attendoit. Il lui écrivit, l'accabla de reproches, mais l'avertit du péril qu'elle alloit courir dans ce même jour.

Léonelle apporta la réponse, et justifia sa maîtresse, en prouvant par des détails précis que s'étoit son propre amant qui s'étoit échappé par la fenêtre. Elle parvint, non sans peine, à le persuader à Lothaire, qui n'en put douter à la fin, et se repentit d'autant plus d'avoir tout dit à son ami. Calmez-vous, reprit Léonelle ; nous saurons nous tirer de ce pas difficile : nous ne vous demandons que d'être prêt à vous rendre chez ma maîtresse lorsque je viendrai vous chercher.

Pendant ce temps, le triste Anselme, après avoir prévenu sa femme qu'il étoit obligé de partir, avoit feint de se mettre en route, et, par une porte secrete, étoit revenu se cacher dans le cabinet voisin de l'appartement de Camille. Celle-ci, qui le savoit là, se promenoit à grands pas dans sa chambre, affectoit d'être agitée, s'arrêtoit, soupiroit, parloit seule. Anselme, respirant à peine, suivoit jusqu'au moindre de ses mouvements. Tout-à-coup, d'une voix émue, Camille appelle Léonelle : Va me chercher, lui dit-elle, le poignard de mon époux. Un poignard, madame ! répond la suivante ; eh ! bon dieu ! qu'en voulez-vous faire ? — Obéis, ne réplique pas. Léonelle apporta le poignard ; Camille le saisit vivement, le tire, essaie la pointe, et le cache sous sa robe. Ensuite, regardant Léonelle avec des yeux brûlants de courroux : A présent, dit-elle, cours chez ce perfide, ce traître,

cet infâme Lothaire, qui osa me mépriser assez pour espérer de me séduire; va lui dire que je l'attends. Madame, reprit Léonelle avec l'air de trembler de frayeur, daignez réfléchir à ce que vous allez faire. Vous voulez tuer Lothaire; mais en aurez-vous la force? comment cacherez-vous ce meurtre? que dira votre mari? pourrez-vous lui persuader le vrai motif de cette vengeance? votre honneur, qui vous est si cher, ne souffrira-t-il pas lui-même du bruit de cette aventure? Songez à tous les périls qui vont vous environner. Que m'importent les périls? interrompit Camille avec feu; je ne connois qu'un péril, qu'un seul malheur qui me touche, celui de manquer à ce que je dois au plus chéri des époux. Un abominable fourbe, se jouant de sa bonne foi, veut l'outrager, m'outrage moi-même: je n'écoute, je ne vois rien que son crime et ma vengeance. Allez le chercher, Léonelle, et faites ce que j'ordonne.

La perfide Léonelle obéit. Anselme, transporté de joie, de reconnoissance, d'amour pour sa femme, fut prêt à sortir du cabinet pour aller tomber à ses pieds : mais il voulut jouir encore de ce délicieux spectacle; il essuya les larmes de tendresse qui déjà baignoient son visage, et resta dans le cabinet.

Lothaire ne se fit pas attendre. Dès que Camille l'apperçut, elle se leva, saisit son poignard; et plaçant la pointe contre sa poitrine : Arrêtez, dit-elle, ou j'expire; écoutez-moi dans le silence, et gardez-vous de faire un seul pas.

Depuis long-temps, Lothaire, pour la premiere fois, vous avez osé me parler d'amour. Ce que j'en dis à mon époux étoit suffisant pour l'instruire : il ne fit pas semblant de m'entendre; sans doute il étoit rassuré par son estime pour moi, par son amitié pour vous. Je crus alors que mes dédains, mon silence, ma conduite,

vous guériroient d'une passion importune autant qu'offensante. Il faut que ma résolution ait été mal exécutée ; il faut bien que, sans le vouloir, je vous aie donné de justes motifs de me mépriser, puisque oubliant à-la-fois ce que vous devez à la vertu, qui jadis vous étoit chere, à l'amitié dont vous sembliez digne, vous avez continué vos poursuites criminelles. Fatiguée de cette constance si humiliante pour moi, je vous ai promis, pour m'en délivrer, que vous recevriez aujourd'hui la récompense de vos soins : je vais acquitter ma parole. Ne vous attendez pas à aucun reproche : je pense, je crois fermement que c'est toujours la faute d'une femme quand un homme ose deux fois lui parler de son déshonneur. Vous avez espéré le mien ; c'est donc ma faute, et je m'en punis.

A ces mots, levant le bras assez lentement pour que Léonelle pût accourir, elle se frappe, malgré ses efforts,

légèrement à l'épaule gauche, et tombe sanglante sur le parquet. Le pauvre Anselme à cette vue s'évanouit dans son cabinet. Lothaire interdit, hors de lui, admirant avec effroi jusqu'où pouvoit aller l'astuce, la fausseté d'une femme coupable, se hâta d'emporter Camille, fit panser sa plaie peu profonde, et revint rendre à la vie son aveugle et crédule ami.

Celui-ci, ne doutant plus qu'il possédoit la plus chaste, la plus vertueuse des femmes, s'informa d'abord en tremblant si la blessure étoit dangereuse. Lothaire l'ayant rassuré, rien ne put égaler sa joie; il se félicitoit de son bonheur, il embrassoit mille fois son ami, qui, triste, accablé de remords, avoit à peine la force de recevoir ces caresses. Anselme, sans y prendre garde, fit semblant de revenir le soir, trouva Camille indisposée, ne lui parla que de son amour; et, grace à cette horrible comédie, les deux

amants continuerent à tromper encore quelque temps ce malheureux insensé, à qui sa folie et son imprudence, après avoir coûté l'honneur, coûterent enfin la vie.

CHAPITRE XXXV.

Épouvantable combat où don Quichotte est vainqueur.

Il ne restoit presque plus rien à lire de la nouvelle, lorsque Sancho tout effrayé sortit du grenier où couchoit don Quichotte, en criant : Au secours, messieurs ! au secours ! mon maitre livre dans ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi, il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de madame la princesse, qu'il lui a coupé la tête comme un navet. Que dites-vous donc? répondit le curé en laissant là sa nouvelle; le géant dont vous parlez est à deux milles lieues d'ici. En même temps on entendit don Quichotte qui s'écrioit dans sa chambre : Arrête, arrête, Ma-

landrin, voleur, scélérat infâme! je te tiens enfin, je te tiens; ton cimeterre ne peut te sauver. En disant ces mots, il s'escrimoit contre les murailles. Oh! c'est une affaire finie, reprit Sancho; le coquin est à présent à rendre compte à Dieu de sa mauvaise vie; j'ai vu couler son sang dans la chambre, comme une riviere rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse au moins comme une outre. C'est fait de moi, s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains; je gage que don Quichotte, ou don diable, a donné quelque coup d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécille a pris pour du sang.

Tout le monde courut avec de la lumiere à la chambre de notre héros. On le trouva nu en chemise; cette chemise, assez courte par devant, l'étoit encore plus par derriere. Juché sur ses longues et maigres jambes, il avoit sur la

tête un bonnet jadis rouge, que l'aubergiste lui avoit prêté, autour du bras gauche une couverture que Sancho connoissoit trop bien. Dans cet équipage, l'épée à la main, les yeux ouverts comme s'il veilloit, il se démenoit dans sa chambre, en rêvant qu'il combattoit le géant, et frappant de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avoit deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruisseloit à flots autour de lui. L'aubergiste à ce spectacle voulut se jeter sur le chevalier; Cardenio et le curé le retinrent. Dorothée, qui avoit accouru pour voir le combat de son défenseur, se pressa de s'en retourner, en appercevant la brièveté de son vêtement. On fit d'inutiles efforts pour réveiller notre héros; on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho alloit, venoit, se baissoit, regardoit

sous les lits, dans les coins, cherchant par-tout la tête du géant. Dans cette chienne de maison, s'écrioit-il avec colere, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vû rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, au milieu du sang qui couloit tout comme d'une fontaine; et le diable l'a emportée, je ne la trouve plus à présent. De quel sang parles-tu donc, ennemi de Dieu et des saints? lui répondoit l'aubergiste. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que ton sang et ta fontaine ne sont autre chose que mon vin dans lequel nage tout ce grenier? Que puisse nager ainsi ton maudit maître dans l'enfer! Tout cela est bel et bon, disoit Sancho; mais j'ai vu rouler cette tête; et faute de la retrouver j'en serai pour mon duché.

Don Quichotte, enfin réveillé, jetoit autour de lui des yeux de surprise. Tout-à-coup il tombe aux pieds du curé : Madame, dit-il, votre altesse

n'a désormais rien à redouter ; votre persécuteur n'est plus : ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussiere. Vous l'entendez, s'écrioit Sancho ; il est dans le sac, le géant : à demain la noce, et mon petit royaume ! Fils de Satan, reprenoit l'aubergiste, je t'en donnerai, de petits royaumes, si tu comptes t'en aller comme la derniere fois ; je te jure bien que ton maitre et toi vous me paierez mon vin jusqu'à la derniere goutte. Oui, sûrement, ajoutoit sa femme avec une voix glapissante qui perçoit au milieu de toutes les autres ; depuis que ces bandits-là sont venus dans notre maison, nous en sommes pour un souper, pour notre avoine, notre paille, notre queue de bœuf qu'on nous a gâtée, et notre bon vin qu'ils ont répandu ; mais ils le paieront comptant, j'en jure par les os de mon pere. La fille de l'aubergiste, sans rien dire, sourioit ; et la bonne Maritorne accom-

pagnoit de toutes ses forces les criailleries de sa maitresse.

Le curé parvint à ramener la paix, en obtenant de don Quichotte qu'il voulût bien se remettre au lit, et promettant à l'aubergiste de lui payer tout le dégât. Dorothée consola Sancho, et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en auroit pas moins son petit royaume; qu'elle le lui choisiroit elle-même, l'arrangeroit, le meubleroit de maniere qu'il en seroit content. La tranquillité rétablie ainsi, le curé reprit sa lecture, et acheva la nouvelle du Curieux extravagant.

Le crédule Anselme, heureux de son erreur, vivoit avec son faux ami et son épouse criminelle, sans avoir le moindre soupçon de leur perfidie. Camille affectoit devant son mari de marquer de la haine à Lothaire; celui-ci ne s'en plaignoit point, il en étoit trop dédommagé: mais Anselme reprochoit à sa femme d'être injustement

prévenue contre l'ami le plus cher à son cœur ; et c'étoit entre les deux époux le seul sujet de querelle.

Léonelle, à qui sa maîtresse n'auroit osé rien refuser, en étoit devenue à tel point insolente, qu'elle ne se gênoit sur rien. Certaine qu'on lui passeroit tout, depuis la scene du poignard, elle continuoit chaque nuit à recevoir son amant dans sa chambre, séparée de celle de Camille par une simple cloison. Une nuit, Anselme éveillé crut entendre quelque bruit dans la chambre de Léonelle : il se leve, s'arme aussitôt, court, et trouve de la résistance à la porte. Irrité par ce mystere, il pousse avec force ; il entre, et voit un homme s'échapper par la fenêtre, tandis que Léonelle, se jetant à ses pieds, s'écrioit d'une voix altérée, Appaisez-vous, appaisez-vous, seigneur ; c'est mon époux que vous venez de voir s'enfuir. Anselme, furieux, tire sa dague, et menace Léo-

nelle, qui, troublée, tremblante de peur, lui demande à genoux la vie, en promettant de lui révéler des secrets importants à son honneur. Parle tout-à-l'heure, répondoit Anselme, ou tu vas mourir de ma main. Léonelle le supplia de lui donner jusqu'au jour suivant, en jurant de nouveau qu'il sauroit tout. Anselme, que Camille inquiete rappeloit de toutes ses forces, enferma Léonelle dans sa chambre, dont il emporta la clef, et revint rendre compte à sa femme de ce qui s'étoit passé.

Camille, plus morte que vive, ne douta point que le lendemain Léonelle ne découvrît son crime. Son trouble, sa frayeur, furent tels, qu'elle ne vit d'autre moyen de sauver sa vie, que de s'enfuir de la maison. Elle attendit qu'Anselme fût endormi, se leva doucement, prit ses pierreries, une bourse d'or ; et, gagnant la porte de la rue dont elle avoit une clef, elle courut

avant le jour frapper au logis de Lothaire. Celui-ci, réveillé par elle, apprit le danger qui la menaçoit; et, pour sauver du moins les jours de la malheureuse Camille, la conduisit dans un couvent dont sa sœur étoit la prieure. Après l'avoir mise en sûreté, il revient, monte à cheval, et, sans dire à personne où il alloit, sort aussitôt de la ville.

Anselme, pendant ce temps, surpris, alarmé de ne point voir sa femme, se leve, l'appelle, la cherche, et court à la chambre de Léonelle : les draps du lit noués à la fenêtre lui indiquent qu'elle s'est échappée. Il revient, parcourt toute la maison en demandant à grands cris Camille. Personne ne peut en donner des nouvelles. Anselme vole chez Lothaire : il apprend à la porte que son ami a pris ce qu'il avoit d'argent, et s'en étoit allé sans rien dire. De plus en plus interdit, Anselme retourne chez lui, et trouve sa maison

déserte, valets, servantes, tout avoit fui, dans la crainte d'être soupçonnés d'avoir favorisé l'évasion de Camille. Anselme, seul, abandonné de sa femme, de son ami, de ses gens, de tout l'univers, fut prêt à mourir de douleur. Il veut du moins aller chercher quelque consolation auprès d'un de ses parents qui demeuroit à la campagne ; il monte à cheval, se met en chemin. Mais à peine avoit-il fait deux lieues, qu'il est obligé de descendre : il se laisse tomber au pied d'un arbre ; et là, baigné de ses larmes, il demeure étendu par terre, sans avoir la force de se relever.

Il étoit depuis plusieurs heures dans cet état digne de pitié, lorsqu'il vit passer un cavalier qui revenoit de Florence. Anselme le salua, lui demanda tristement quelle nouvelle on disoit à la ville. La plus extraordinaire, répond le voyageur : Lothaire, cet ami si cher, si inséparable d'Anselme,

vient de lui enlever son épouse, et s'est enfui avec elle la nuit passée. On a su les détails de leurs amours par la suivante de Camille, que le gouverneur a surprise au moment où elle s'échappoit de la maison de sa maîtresse. Tout le monde parle de cette aventure. Et sait-on, dit l'infortuné, quel chemin ont pris Lothaire et Camille? — Non, seigneur; malgré ses soins, le gouverneur n'a pu le découvrir. Après ces mots le cavalier florentin poursuit sa route.

Anselme, au comble du désespoir, ne pouvant plus douter d'être trahi par tout ce qu'il avoit de cher au monde, se traîna jusqu'à la maison de son parent. Pâle, défait, ne se soutenant plus, en arrivant il se mit au lit, et demanda qu'on le laissât seul. Le lendemain, comme il ne paroissoit point, son parent, inquiet, entra dans sa chambre : il trouva le malheureux Anselme à demi couché sur son lit, la

tête et la moitié du corps appuyée sur une table, tenant encore une plume et du papier écrit devant lui. Après l'avoir appelé plusieurs fois, alarmé de son silence, de son immobilité, son parent le prit par la main, et trouva cette main glacée. Anselme n'existoit plus ; il étoit mort de sa douleur, en écrivant ces tristes paroles :

« La curiosité la plus insensée m'a « coûté l'honneur et la vie : si la nou« velle de ma mort arrive jusqu'à Ca« mille, qu'elle apprenne, qu'elle soit « sûre que je meurs en lui pardonnant. « C'est moi qui fus le seul coupable ; « je méritai de perdre à-la-fois et mon « épouse et mon ami, en les exposant « tous deux à l'inévitable.... »

Anselme n'en put écrire davantage. Le bruit de sa mort se répandit bientôt. Camille, qui se la reprochoit, prit le voile, et fit profession dans le couvent

où elle s'étoit retirée : elle mourut peu de temps après. Lothaire, accablé de remords, alla chercher le trépas à la guerre, et périt dans une bataille livrée par monsieur de Lautrec à Gonzalve le grand capitaine. Ainsi finirent ces infortunés, qu'un seul desir extravagant rendit à jamais à plaindre.

CHAPITRE XXXVI.

Grands événements dans l'hôtellerie.

Le curé venoit de terminer sa lecture, lorsque l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria : Voici une belle troupe de voyageurs : s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne. Qu'est-ce que ces voyageurs? demanda Cardenio. Quatre hommes à cheval, répondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs ; au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc, et voilée ; deux valets à pied les suivent.

Dorothée à ces paroles se couvrit aussi le visage de son voile, et Cardenio se retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrerent dans l'hôtellerie. Les qua-

tre cavaliers paroissoient jeunes et bien faits. Ils descendirent de cheval : l'un d'eux alla prendre la dame voilée, et la fit asseoir sur une chaise peu loin de la chambre où étoit Cardenio. Tout cela se passoit dans un grand silence sans qu'aucun ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets emmenerent les chevaux à l'écurie ; et le curé les suivit pour s'informer de ce que vouloient dire ces armes, ces masques, cet air de mystere. Ma foi, monsieur, lui répondit un des valets, nous n'en savons pas plus que vous : depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers, qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paroît être au-dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage ; elle n'a fait que

gémir et sangloter pendant toute la route ; personne ne lui parle, ni ne lui répond : ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion : nous croyons, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramene de force.

Le curé revint près de Dorothée, qui, s'approchant de la dame voilée, et l'entendant soupirer, lui demanda si elle étoit malade, lui offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandoit aux autres se pressa de dire à Dorothée : Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes ; vous vous adressez à une ingrate qui ne vous parleroit que pour vous tromper. Je n'ai jamais trompé, reprit alors la dame voilée ; et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parce que je garde ma foi.

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant : O Dieu ! seroit-il possible ! me la rendriez-vous à la fin ? A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri étoit parti ; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardenio, se mettoit au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvroit son visage ; et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent : Cardenio reconnoit Lucinde, Dorothée reconnoit Fernand. Cardenio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi ; mais Dorothée est évanouie. Le barbier, pour la secourir, se hâte d'arracher son voile. Don Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promene

des yeux troublés sur Dorothée et Cardenio.

Tous se taisoient; la crainte, la joie, l'amour, la colere, se peignoient dans leurs vifs regards. Dorothée reprenoit ses sens, le curé veilloit sur Cardenio; lorsque Lucinde, rompant la premiere le silence, dit ces paroles à Fernand : Seigneur, il en est temps encore, revenez enfin à vous-même; laissez-nous la possibilité de vous conserver de l'estime. Vous savez trop que vos promesses, vos menaces, vos fureurs, ne peuvent et ne pourront rien. Renoncez volontairement à un bien qui n'est pas à vous, et que jamais vous ne posséderez. Voilà mon époux, voilà celui que j'ai choisi, celui à qui j'appartiens, à qui j'appartiendrai jusqu'à la mort. Laissez-moi retourner à lui, ou servez-vous du seul moyen qui vous reste de m'en empêcher : percez ce cœur où il regne, où il régnera toujours ; délivrez-moi d'une vie que vous me rendez

affreuse ; je bénirai mon trépas puisqu'il me délivrera de votre indigne violence, et qu'il prouvera du moins au seul homme que je puisse aimer que Lucinde est morte fidelle.

Fernand l'écoutoit en silence, baissant les yeux, fronçant les sourcils, et tenant toujours les mains de Lucinde. A peine a-t-elle achevé de parler, que Dorothée, foible et pâle, fait un effort, se traîne vers Fernand, et vient tomber à ses genoux.

Ah! monseigneur, lui dit-elle, vous qui m'avez appelée votre épouse, et que je n'ose qu'en tremblant appeler monseigneur, ne détournez pas vos regards de moi, daignez reconnoître à vos pieds la malheureuse Dorothée. Je suis cette humble villageoise que votre amour, si tendre alors, se faisoit un plaisir d'élever jusqu'à vous. Je vivois heureuse et paisible dans la maison de mon pere; rien ne manquoit à mes souhaits : j'ai cru vos serments,

monseigneur; et voyez l'état où je suis! Je vous aimai; depuis ce jour, abandonnée de ma famille, méprisée de l'univers, sans appui, sans consolation, je n'ai que vous seul au monde; je n'ai d'espoir que dans la pitié de celui qui implora la mienne. Je ne rappelle point des serments que vous avez oubliés; je ne vous parle point des nœuds que vous m'offrîtes vous-même, et dont je ne doutai pas; vous m'en avez jugée indigne: il faut bien que, sans le savoir, j'aie été coupable aux yeux de Fernand, puisqu'il n'a pas craint de manquer aux engagements les plus saints; puisque, non content de me condamner à un désespoir éternel, il livre à la honte, à l'opprobre, les cheveux blancs de mon pere, ma famille, tous mes parents, serviteurs fidèles, depuis tant de siecles, de tes aïeux qui les honoroient. Il faut que Dorothée soit criminelle pour que le généreux Fernand se montre pour eux

si barbare. Mais où voulez-vous que je vive pour expier mon forfait ? Votre mépris m'a fermé tout asyle ; je n'en ai plus qu'auprès de vous ; vous êtes le seul, hélas ! dont je puisse soutenir la vue. Souffrez du moins qu'à votre suite je pleure sans cesse l'erreur, la seule erreur de toute ma vie ; souffrez que je sois votre esclave ; je vous le demande à genoux, en arrosant vos pieds de mes larmes. Est-ce une trop grande faveur pour celle à qui vous aviez juré, par l'honneur, par la religion, de la prendre pour votre épouse ?

Aux derniers mots de Dorothée, tout le monde versoit des pleurs ; Fernand lui-même, ému, tremblé, ne respiroit qu'avec peine ; son visage s'adoucissoit, ses mains trembloient, ses yeux mouillés cessoient de regarder Lucinde. Enfin, la laissant tout-à-coup, il se tourne vers Dorothée ; et, la relevant avec transport : Vous avez vaincu, lui dit-il, aimable et belle Dorothée ;

oui, je reviens, je reviens à mes premieres amours. Il la presse contre son cœur en prononçant ces paroles. Lucinde, à peine en liberté, s'étoit précipitée vers Cardenio. Celui-ci embrassoit ses genoux, pleuroit d'amour et de joie, la regardoit, doutoit de son bonheur, et craignoit que sa raison ne fût trop foible encore pour le soutenir. Lucinde, qui lisoit dans ses yeux tout ce qu'éprouvoit son ame, le rassuroit en pressant ses mains, lui répétoit qu'elle étoit Lucinde, que Lucinde lui étoit rendue, qu'elle étoit à lui pour toujours.

Don Fernand, après avoir relevé Dorothée, fixa sa vue sur ces deux amants; son front rougit, et sa main se porta sur son épée. Dorothée, attentive à ce mouvement, embrassa de nouveau son époux : Hélas! seigneur, lui dit-elle, ne puis-je donc être heureuse qu'autant que vous ne verrez point d'heureux? Le spectacle du bien

qu'elle a fait doit-il déplaire à votre vertu ? Non, non ; je vous connois trop bien ; je sais démêler mieux que vous tous les sentiments de votre ame fiere, sensible autant qu'impétueuse, passionnée, et plus noble encore. Voilà votre ami, don Fernand ; voilà celui que votre cœur choisit pour lui accorder votre confiance, celui qui vous donna la sienne, et reçut de vous le serment que vous l'uniriez à l'objet de ses vœux. Vous l'avez tenu ce serment, vous venez de lui rendre sa femme : vous êtes digne de vous-même ; vous êtes toujours le généreux Fernand. Portez, portez des yeux assurés sur ces époux qui vont vous devoir la félicité dont ils jouiront, sur ces témoins qui vous admirent. Quitte envers l'honneur, envers l'amitié, vous avez recouvré vos droits au respect de tout l'univers. L'Amour seul, hélas ! peut encore se plaindre : mais il ne se plaindra point ; il songe plus à vous qu'à lui.

Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorothée; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguèrent à Fernand achevèrent de le ramener. C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté: je ne puis leur rien envier, si mon épouse adorée daigne pardonner mon égarement, si ma Dorothée ne se souvient plus que du serment que je lui fis, et qu'en ce jour même je vais acquitter.

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorothée; et se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser; il va demander pardon à Lucinde, et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colere, plus de haine.

Les quatre amants portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho lui-même, qui sanglotoit. Il est vrai qu'il a dit depuis n'avoir pleuré que de chagrin de ce que Dorothée n'étoit plus princesse.

Don Fernand se fit raconter par son épouse tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après la lecture du fatal billet trouvé dans le sein de Lucinde, plein de dépit et de fureur, il avoit quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avoit disparu de chez ses parents, et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'étoit retirée dans un couvent situé au milieu de la campagne. Il forma le dessein d'aller l'enlever : suivi de trois de ses amis, il en étoit venu facilement à bout ; et le ha-

sard l'avoit conduit dans cette même hôtellerie où l'amour terminoit enfin et ses peines et ses erreurs.

CHAPITRE XXXVII.

Continuation de l'histoire de l'illustre infante de Micomicon.

Tandis que ces époux heureux remercioient le ciel d'un bonheur qu'ils regardoient comme un songe, tandis que le sage curé, le bon maître Nicolas, les félicitoient du fond de leur cœur, et que l'aubergiste lui-même, assuré qu'on lui paieroit son vin, se réjouissoit avec tout le monde ; le seul Sancho s'affligeoit en secret de voir ses espérances détruites, son petit royaume à vau-l'eau, la princesse de Micomicon devenue une Dorothée, et le géant un don Fernand. Notre pauvre écuyer, fort triste, alla gagner, en soupirant, la chambre de don Quichotte, qui venoit de se réveiller. Votre seigneurie

peut se rendormir, dit-il d'un ton lamentable; elle n'a plus de géant à tuer, ni de royaume à rendre à la princesse; tout cela est fait et conclu. Pardieu! je le crois, répondit son maître; jamais combat ne fut plus terrible que celui que j'ai livré à cet énorme géant. D'un revers j'ai fait voler sa tête; et le sang qui sortoit du tronc couloit à mes pieds par torrents. — Oui, monsieur, je sais fort bien que vous avez tué une outre de vin que l'aubergiste nous fera payer, et que vous avez inondé la chambre de six arrobes de ce vin rouge. Quant à la tête du géant, je vous conseille d'y renoncer; le diable l'a emportée, ainsi que bien d'autres choses. Que dis-tu, Sancho? as-tu perdu le sens? — J'ai perdu mieux que cela. Levez-vous, levez-vous, monsieur; vous allez voir de belles choses, à commencer par la reine, qui est transformée à présent en une demoiselle Dorothée. Oh! nous avons fait

de bonnes affaires depuis deux heures !
— Rien ne peut m'étonner, ami, dans cette fatale maison, où tout ce qui arrive est enchantement.

Sancho aida son maître à s'habiller; et pendant ce temps le curé instruisit Fernand et Lucinde de la folie de don Quichotte, des aventures qui lui étoient arrivées, et des moyens qu'ils avoient été forcés d'employer pour le tirer de la roche pauvre. Don Fernand, diverti par ce récit, voulut que Dorothée continuât son rôle, et ramenât le chevalier dans son village, qui n'étoit plus qu'à deux journées de chemin. Dans ce moment notre héros parut, armé de pied en cap, le bouclier au bras gauche, l'armet de Mambrin sur la tête, et soutenu par sa lance. Don Fernand, surpris, admira cette extraordinaire figure, ce visage d'une aune de long, sec, noir, jaune, décharné, ce plat à barbe, ces armes bizarres, cette gravité noble et fiere avec laquelle

don Quichotte adressa ces paroles à Dorothée :

Jeune beauté, que le malheur semble encore rendre plus touchante, je viens d'apprendre par mon écuyer que votre altesse s'est un peu ravalée, que de haute et puissante reine elle est devenue en un moment une simple particuliere. Si le fameux roi Négromant, qui vous donna la naissance, a fait cette métamorphose dans la crainte que mon bras ne pût vous rendre votre empire, j'ose assurer que ce sorcier-là ne savoit pas bien deviner. Pour peu qu'il eût été versé dans les histoires de chevalerie, comme j'ai l'honneur de l'être, il auroit su que tuer un petit géant n'est pour nous qu'une bagatelle. Si je ne dédaignois de me vanter, je pourrois dire qu'il n'y a pas deux heures que cette épée a fait couler..... tout mon vin, cria l'aubergiste, à qui don Fernand ordonna de se taire. Il suffit, reprit don Quichotte; je veux bien ne

rien approfondir, et me borner à vous répéter qu'il est encore temps, princesse déshéritée; dites un mot, et dans peu de jours tous vos ennemis abattus vous serviront de degrés pour remonter sur votre trône.

Seigneur, répondit Dorothée avec autant de grace que de sang-froid, n'ajoutez aucune foi à ceux qui vous ont dit que j'étois changée; je suis celle que j'étois hier. Il est vrai pourtant que mon cœur, jusqu'à ce jour flétri par le chagrin, vient de trouver des consolations qu'il n'osoit, hélas! espérer : mais je n'en suis pas moins la même, je n'en attends pas moins mon salut de votre invincible bras; et je compte dès demain me remettre en route avec vous. Ne doutez donc plus, je vous prie, de la science de mon pere; jamais il ne l'a mieux prouvée qu'en m'ordonnant de venir vous chercher. Ma reconnoissance aime à publier, et ces messieurs le diront comme moi,

que c'est à votre rencontre que je vais devoir mon bonheur.

A ces paroles, don Quichotte se retournant vers son écuyer, lui dit d'un ton irrité : Petit Sancho, vous le voyez, j'acquiers chaque jour de nouvelles preuves que vous êtes le plus grand maraud de l'Espagne. Répondez, monsieur le faquin, où aviez-vous pris, s'il vous plaît, que cette princesse étoit devenue une demoiselle nommée Dorothée, que j'avois tué des outres de vin, que le diable avoit emporté la tête du géant, et mille autres impertinences que vous êtes venu me dire ?... Mordieu ! je ne sais qui me tient de faire sur vous un si épouvantable exemple, qu'il fasse trembler à jamais tous les écuyers menteurs. Appaisez-vous, s'il vous plaît, répondit humblement Sancho : je peux fort bien m'être trompé sur les affaires de madame la princesse, et je ne demande pas mieux ; mais pour la tête du géant

et les outres de vin, monseigneur verra ce qui en est quand il faudra frire les œufs, c'est-à-dire payer le mémoire. Cela suffit, reprit don Fernand; ne nous occupons que de madame la princesse, qui ne doit repartir que demain. Passons la nuit dans ce château le plus gaiement que nous pourrons; et lorsque l'aurore paroîtra, nous nous ferons tous un honneur de suivre le seigneur don Quichotte, pour être témoins de ses exploits et de ses grandes actions. Vous le serez de mon zele à vous servir, répliqua notre héros, et de ma reconnoissance pour la bonne opinion dont vous m'honorez. Il s'établit aussitôt un long combat de politesse entre don Quichotte et Fernand, qui fut enfin interrompu par l'arrivée d'un voyageur.

Ce voyageur, qui ressembloit à un captif arrivant de chez les Maures, portoit un gilet de drap bleu, sans collet, avec des demi-manches, de

longues chausses et un bonnet de la même couleur, des brodequins jaunes, et un cimeterre pendu à un baudrier en écharpe. Avec lui venoit une femme voilée, habillée à la mauresque, et montée sur un âne. Sa coëffure étoit de brocard, sa longue robe l'enveloppoit tout entiere. Le captif, d'une taille assez haute, paroissoit avoir quarante ans : il étoit fort brun de visage, avoit des moustaches longues, la barbe noire; et l'on distinguoit sur son front un caractere de noblesse. En arrivant il demanda si l'on pouvoit lui donner une chambre particuliere. L'aubergiste lui dit qu'il n'en avoit point : cette réponse parut l'affliger. Cependant il prit dans ses bras la dame maure, et la porta sur une chaise. Aussitôt Lucinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille, Maritorne, accoururent pour voir cette étrangere, dont l'habit piquoit leur curiosité. Doro-

thée, toujours obligeante, fut la première à l'assurer qu'elle et sa compagne, en montrant Lucinde, se trouveroient heureuses de lui faire partager leur chétif appartement. La Maure, sans ôter son voile, ne répondit rien, se leva ; mit ses deux mains en croix sur son sein, et lui fit une inclination. Le captif alors s'avança : Mesdames, dit-il, pardonnez ; elle ne sait pas encore notre langue, et ne peut vous remercier que par ma bouche des bontés que vous lui témoignez. Seigneur, reprit Dorothée, permettez-moi de vous demander si cette dame est chrétienne. — Elle l'est au fond du cœur ; et c'est dans l'espoir d'être baptisée, qu'elle a quitté Alger sa patrie, où sa famille tient le premier rang.

Ce peu de mots redoubla le desir de connoître davantage et la Maure et le captif ; mais personne n'osa faire d'autres questions. Dorothée s'assit

près de l'étrangere, prit sa main, et la supplia de vouloir bien lever son voile. La Maure regardoit le captif pour savoir ce qu'on lui vouloit; et celui-ci lui dit quelques mots arabes; aussitôt elle ôta son voile, et découvrit un si beau visage, que Dorothée en elle-même pensa que Lucinde ne l'égaloit point, tandis que Lucinde, de son côté, la trouvoit plus belle que Dorothée. Tout le monde, en admirant cette jeune Maure, s'empressa davantage autour d'elle. Don Fernand demanda son nom au captif, qui répondit qu'elle s'appeloit Lela Zoraïde. A ce mot, la Maure, devinant la question, s'écria vivement: *Non, non, Zoraïde; Marie, Marie.* Ce mouvement, et la passion qu'elle y mit, attendrirent et charmerent tous les spectateurs. Lucinde embrassa l'aimable étrangere, en lui disant; Oui, oui, Marie, Marie. La Maure lui rendit ses caresses, et répéta de

nouveau, *Oui, oui, Marie; Zoraïde macangé* ; ce qui signifie point de Zoraïde.

CHAPITRE XXXVIII.

Beau discours de don Quichotte.

Le jour avoit disparu; et par les soins de Fernand un excellent souper étoit prêt. Tout le monde se mit à une longue table, la seule qui fût dans l'auberge. Malgré les refus de don Quichotte, on lui donna la place d'honneur. Il voulut que la princesse, dont il étoit le gardien, fût assise à ses côtés. Ensuite venoient Lucinde, Zoraïde, le curé, maître Nicolas; et, vis-à-vis, don Fernand, Cardenio, le captif, et les cavaliers amis de Fernand. Le souper fut agréable : don Quichotte le rendit tel. Dès le commencement du repas, promenant sur tous les convives des regards de satisfaction :

Messieurs, dit-il, n'êtes-vous pas frappés comme moi du hasard admi-

rable qui réunit dans ce lien des personnes aussi importantes, aussi rares, aussi justement illustres, que nous le sommes ? Sans détailler en particulier le mérite de chacun de vous, qui pourroit deviner en nous voyant que cette dame assise auprès de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la triste figure dont la renommée daigne s'occuper assez souvent? A qui devons-nous, messieurs, la réunion de tant de merveilles? A la chevalerie errante, noble profession, que ses travaux, que ses périls élevent au-dessus de tous les autres !

Je ne suis point un barbare; je respecte et j'aime les lettres : mais gardons-nous de leur donner la prééminence sur les armes, ni même l'égalité. L'homme de lettres, il est vrai, instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, éleve les ames, et nous enseigne la justice : belle et sublime science! Le guerrier la fait observer :

son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix ; la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornoit toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles, *Que la paix soit avec vous !* Cette paix, bienfait adorable, présent divin, source du bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner : c'est donc le guerrier qui remplit l'emploi le plus utile au monde.

On écoutoit notre héros avec attention et plaisir : la plupart des convives, étant militaires, trouvoient que don Quichotte étoit fort loin de parler et de raisonner comme un fou. Sancho, derriere lui, avoit beau lui dire de manger et qu'il prêcheroit ensuite ; le chevalier, se voyant applaudi, continua de la sorte :

Examinons à présent si les travaux

de l'homme de lettres peuvent se comparer à ceux du guerrier. Je conviens que le premier, presque toujours misérable, et quelquefois persécuté, manque souvent du nécessaire, essuie les outrages de l'ignorance, les dures atteintes de l'envie ; je lui tiens compte du malheur d'être forcé par le besoin de s'en aller grossir la cour de l'insolente opulence, de lui prostituer son talent, de lui sacrifier sa fierté : mais enfin il dort, il travaille, il philosophe librement dans sa petite chambre mal meublée, et méprise l'orgueil des riches, en faisant tout seul un frugal repas.

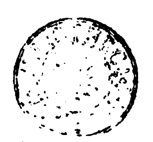
On a vu même par des hasards, bien rares à la vérité, l'homme de lettres parvenir, à travers un chemin âpre et long, à la place qu'il a méritée : la fortune, toute surprise de l'avoir favorisé, le fait jouir des richesses, des commodités de la vie, du crédit et de la puissance ; il oublie alors ses pei-

nes passées, et se voit presque aussi heureux que s'il étoit un ignorant.

Le guerrier souffre plus que lui. Plus pauvre encore, plus malheureux, la neige est son lit dans l'hiver; il n'a point d'abri dans l'été. Mourant de fatigue, de faim, esclave de l'heure qui sonne, il faut qu'il soit prêt à tous les instants : il court de périls en périls, reçoit blessure sur blessure, et son sort n'en est pas meilleur. Je ne parle point de la mort qui le menace sans cesse; on se donne à peine le temps de compter ceux qu'elle a moisonnés : je ne parle que de ceux qui par miracle lui échappent; qui, sortis hier d'une bataille, marchent aujourd'hui sur un terrain miné, le savent, et s'y arrêtent en attendant le moment de sauter; de ceux qui, dans une galere, accrochent la galere ennemie, vont à l'abordage le pistolet d'une main, le sabre de l'autre, environnés de l'abyme, ne voyant devant eux que des bouches

tonnantes, et s'avançant sur une planche teinte du sang de leurs compagnons. Quelle sera leur récompense ? L'oubli. L'homme de lettres a deux mille rivaux ; le guerrier vainqueur en a trente mille. L'état ne peut les payer : il le sait, il n'en sert pas moins ; il vole aussi rapidement au-devant de ces feux terribles, de ces machines meurtrieres que l'enfer vomit de son sein afin de faire expirer le brave sous les coups éloignés du lâche, afin d'éteindre la valeur, si la valeur pouvoit s'éteindre ; invention affreuse et maudite, qui seule me fait connoître l'effroi, qui seule m'a souvent causé des regrets d'avoir choisi le noble exercice de la chevalerie errante ! Il est affreux qu'un peu de poudre suffise pour donner le trépas à celui de qui l'épée mettroit en fuite plusieurs escadrons. Mais que mon destin s'accomplisse ; ma gloire en sera plus grande, puisque j'affronte plus de périls que les chevaliers des siecles passés.

Don Quichotte se tut et mangea. Tous ceux qui l'avoient entendu regrettoient sincèrement qu'un homme qui avoit tant d'esprit, et qui parloit aussi bien, perdit tout-à-coup le bon sens dès qu'il s'agissoit de chevalerie. Le curé, en applaudissant au discours qu'il venoit de faire, lui dit que, malgré son état d'homme de lettres, il étoit entièrement de son avis. L'on acheva de souper; et, tandis que l'hôtesse et Maritorne préparoient la chambre de notre héros afin que les dames ensemble pussent y passer la nuit, don Fernand pria le captif de vouloir bien conter ses aventures. Celui-ci ne se fit pas presser; et, tout le monde l'écoutant en silence, il commença son récit.



CHAPITRE XXXIX.

Histoire du captif.

Je suis né dans les montagnes de Léon. Ma famille y jouissoit d'une fortune médiocre, qui passoit pour considérable dans un pays aussi pauvre. Mon pere la dissipa presque tout entiere par une libéralité dont il avoit contracté l'habitude au service, école où l'on apprend fort vîte à mépriser les richesses. Le plaisir qu'il trouvoit à donner lui faisoit oublier souvent qu'il étoit pere de trois fils en âge de prendre un état. Il nous chérissoit cependant; et ce bon vieillard, malgré lui prodigue, voyant qu'il ne pouvoit se corriger de cette passion, résolut de se priver lui-même des moyens de la satisfaire. Dans ce dessein il nous appela, mes freres et moi, dans sa chambre, pour nous tenir ce discours:

Mes enfants, ce nom si doux vous dit assez que je vous aime; mais cet amour ne m'acquitte pas de tous mes devoirs envers vous. Je suis content de mon cœur sans l'être de ma conduite. Je dissipe votre bien; pardonnez-le-moi, mes fils, je suis incapable de le ménager. D'après cette triste certitude, voici le parti que m'ont suggéré ma tendresse et ma raison; je vais faire quatre parts égales de ce qui reste de ma fortune; j'en veux donner une à chacun de vous, en me réservant la quatrieme; et je joindrai quelques conseils à ce trop modique héritage.

Nous avons un vieux proverbe en Espagne, qui dit qu'il n'est que trois moyens de s'enrichir, *l'église, la mer, la cour.* Je souhaiterois que l'un de vous se fît ecclésiastique, l'autre négociant, le troisieme militaire, puisque je n'ai pas assez de crédit pour le placer à la cour. En courant ainsi les trois grandes chances de la fortune, il est

difficile qu'il n'y en ait pas une qui vous favorise : alors celui de vous trois qui réussira pourra venir au secours de ses freres moins heureux. Voyez, mes amis, si cela vous convient.

J'étois l'aîné, c'étoit à moi à parler. Je répondis à mon pere qu'il devoit d'abord ne point se dépouiller de son bien, dont il étoit le maitre absolu; que nous étions en état, par l'éducation qu'il nous avoit donnée, de nous soutenir nous-mêmes; et j'ajoutai que mon goût m'appeloit au métier des armes. Mon second frere témoigna le desir d'aller commercer aux Indes. Le plus jeune, qui, je crois, fut le plus sage, demanda d'aller achever ses études à Salamanque pour devenir ecclésiastique.

Mon pere charmé nous embrassa tous. Quelques jours après il conclut la vente de presque tout ce qu'il possédoit, et vint porter à chacun de nous notre part, qui se montoit à trois mille

ducats en or : pareille somme lui restoit en fonds. Mes freres et moi, touchés de voir mon pere, à son âge, abandonné de ses enfants, et réduit à si peu de chose, nous eûmes la même pensée, et, sans nous la communiquer, nous allâmes tous trois lui remettre en pleurant le tiers de ce qu'il nous donnoit. Le bon vieillard eut de la peine à le reprendre. Comme j'étois celui de tous qui avois le moins besoin d'argent, je le forçai d'accepter encore la moitié de ce qui me restoit. J'avois assez de mille ducats. Dès le lendemain nous lui fîmes nos adieux, qui furent mêlés de beaucoup de larmes ; nous reçûmes sa bénédiction ; et nous embrassant les uns les autres, l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où je devois m'embarquer pour Gênes. Vingt-deux ans se sont écoulés depuis cette séparation. Dans ce long espace de temps j'ai plusieurs fois écrit à mon pere, à

mes freres; mes malheurs m'ont empêché d'en recevoir aucune nouvelle.

Ma traversée à Gênes fut heureuse. Je gagnai Milan, où je me pourvus de ce qu'il me falloit pour mon métier de soldat. Ayant appris que le duc d'Albe, sous les ordres duquel je desirois de servir, venoit de passer en Flandre, je l'y suivis. Je me trouvai dans tous ses combats, et j'obtins d'être fait enseigne. Instruit bientôt que don Juan d'Autriche alloit commander l'armée navale que le saint-pere, l'Espagne et Venise, envoyoient contre le Turc, je revins en Italie combattre sous don Juan. Je fus fait capitaine d'infanterie; et j'eus le bonheur de me trouver à cette célebre bataille de Lépante où la valeur des chrétiens confondit l'orgueil ottoman. Mais, hélas! seul malheureux dans cette journée de gloire, après quelques actions dignes de mon pays, au moment où je m'étois jeté l'épée à la main dans une

galere ennemie, cette galere s'éloigna de la mienne, où mes soldats demeurés ne purent joindre leur capitaine. Couvert de blessures, entouré d'ennemis, je fus pris et chargé de fers. Déjà mes vainqueurs fuyoient : ainsi le jour de notre victoire devint celui de ma défaite ; le jour qui délivra de leurs chaines quinze mille chrétiens captifs me coûta la liberté.

Je fus conduit à Constantinople ; j'errai de galere en galere, enchaîné sur les bancs avec les forçats. Après avoir changé de maitre, après avoir essayé vainement plusieurs fois de m'échapper, je tombai sous la puissance du cruel Azanaga, roi d'Alger. Je le suivis dans cette ville, où, sans vouloir donner avis à mon pere de ma triste situation, j'espérois, à force de tentatives, recouvrer enfin ma liberté : mes efforts furent inutiles. J'étois enfermé dans une prison que les Maures appellent *bàgno*, où les esclaves du roi, les

captifs chrétiens, ceux qu'on emploie aux travaux publics, sont pêle-mêle confondus, et resserrés étroitement en attendant qu'on les rachete. Dès qu'on sut que j'avois été capitaine, on me mit dans la classe des prisonniers dont on attendoit une rançon. J'eus beau dire que j'étois pauvre, je n'en fus pas moins chargé de la chaîne, et je passois mes longues journées dans le bagne avec plusieurs Espagnols. La faim, la misere, nous affligeoient moins que le continuel spectacle des barbaries de notre maître, qui, sans motif, souvent sans prétexte, faisoit chaque jour empaler ou mutiler des chrétiens. L'impitoyable roi d'Alger sembloit avoir soif de leur sang : jamais il ne se montra clément que pour un soldat espagnol appelé *Saavedra* (1), qui s'exposa plusieurs fois aux supplices les

(1) Ce Saavedra est Cervantes lui-même. Voyez sa vie, à la tête de Galatée.

plus affreux, brava, pour se remettre en liberté, les périls les plus extrêmes, et forma des entreprises qui de long-temps ne seront oubliées des infideles. Je pourrois vous parler long-temps de ce soldat, si je ne craignois d'être trop prolixe.

Heureusement le ciel eut pitié de notre sort déplorable, et nous délivra par un moyen étrange, que j'ai toujours regardé comme un miracle de sa bonté.

CHAPITRE XL.

Continuation de l'histoire du captif.

Sur la cour de notre prison donnoient les fenêtres d'un Maure aussi riche que puissant : ces fenêtres, selon l'usage des musulmans d'Afrique, étoient infiniment étroites, et défendues par des jalousies où la lumiere perçoit à peine. Un jour que, seul dans le bagne avec trois de mes compagnons, nous nous exercions à sauter, je levai les yeux par hasard, et j'apperçus suspendue à ces jalousies une canne au bout de laquelle étoit un mouchoir noué ; la canne se balançoit et paroissoit nous faire signe d'approcher. Un de mes camarades, à qui je la montrai, se hâta de courir sous la fenêtre ; mais la canne aussitôt s'éleva, et, par son mouvement à droite et à gauche, sem-

bla faire entendre que ce n'étoit pas lui qu'on demandoit. Le captif revint tristement; la canne étoit déjà baissée : un autre alla tenter l'aventure, et ne fut pas plus heureux : le troisieme y courut de même, et la canne ne l'attendit pas. C'étoit mon tour : j'approchai; la canne vint tomber à mes pieds. Je dénouai le mouchoir, j'y trouvai dix pieces d'or. Jugez de la joie d'un malheureux, oublié de l'univers, et qui n'avoit pas la moitié du pain nécessaire à son existence; jugez des transports qu'éprouva mon cœur pour ce bienfaiteur inconnu, qui soulageoit ma misere, et m'avoit si clairement marqué que c'étoit moi qu'il vouloit secourir. Je regardai long-temps la jalousie : j'apperçus une main fort blanche à travers ses obscurs rayons. Ne doutant point que ce ne fût une femme compatissante, nous lui fîmes tous de profondes révérences à la maniere des Maures, en croisant nos

mains sur notre poitrine. Un moment après, nous vîmes entr'ouvrir la jalousie, et paroître une petite croix de roseau, qui se retira sur-le-champ. Cette croix nous fit présumer que quelque esclave chrétienne habitoit dans cette maison, et se plaisoit à soulager ses freres; mais la blancheur de la main, et un bracelet de diamants que nous avions apperçu, ne s'accordoient point avec cette opinion.

Sans pouvoir pénétrer la vérité, nous avions sans cesse les yeux sur la fenêtre chérie. Pendant quinze jours nous n'y vîmes rien : toutes les informations que nous prîmes sur les personnes qui habitoient cette maison nous instruisirent seulement qu'elle appartenoit à un riche Maure, nommé Agimorato, ancien alcade de la Pata; ce qui est chez eux une grande charge. Nous n'espérions plus revoir la bienfaisante canne, lorsqu'au moment où nous étions encore seuls dans le bagne, elle

reparut tout-à-coup avec un mouchoir beaucoup plus rempli. Nous fîmes les mêmes épreuves ; la canne ne descendit que pour moi. Je trouvai dans le mouchoir quarante écus d'or d'Espagne avec une lettre arabe, au bas de laquelle étoit tracée une croix. Je baisai la croix, le mouchoir ; je fis signe que je lirois le papier : et quand nous eûmes fait nos révérences, je vis encore la main blanche fermer de même la jalousie.

Charmés de ce nouveau bienfait, mais un peu confus de ce qu'aucun de nous ne savoit l'arabe, nous cherchâmes avec de grandes précautions quelqu'un qui nous lût cette lettre. Enfin j'osai me confier à un renégat de Murcie, qui me témoignoit beaucoup d'amitié depuis que j'étois captif, et me sollicitoit de lui rendre un service assez important ; c'étoit de signer que je le connoissois pour un honnête homme, rempli du desir secret de

retourner à sa religion. Les renégats trop souvent abusent de ces certificats pour aller faire des courses chez les chrétiens, et sauver leur vie quand ils sont pris ; mais celui dont je parle me paroissoit de bonne foi. Je lui donnai ma signature ; et, maître de son secret, qui l'auroit fait brûler vif s'il eût été découvert, je n'hésitai point à lui montrer ma lettre arabe, que je dis avoir trouvée dans le bagne. Le renégat la lut en silence. Je lui demandai s'il l'entendoit bien ; il me répondit que oui, demanda une plume et de l'encre pour la traduire littéralement, et me remit cette traduction, en me prévenant que *Lela Marien* vouloit dire *la Vierge Marie.* La lettre s'exprimoit ainsi :

« Quand j'étois petite, mon pere
« avoit une esclave qui m'apprit dans
« notre langue la priere des chrétiens,
« et me parla souvent de Lela Marien.

« Cette chrétienne mourut : je sais
« qu'elle est allée avec Alla, parce
« qu'elle m'est apparue deux fois, et
« m'a dit que Lela Marien, qui m'aime
« fort, me conseilloit de me retirer
« chez les chrétiens. Je ne sais com-
« ment faire pour m'y rendre : de tous
« les captifs que j'ai vus par ma fenê-
« tre, aucun ne m'a paru aussi hon-
« nête homme que toi. Je suis très
« belle, très jeune, et je possede beau-
« coup d'or : vois si tu veux m'emme-
« ner, et devenir mon mari là-bas. Ne
« me trompe point ; car Lela Marien
« te puniroit. Je crains bien que tu ne
« puisses lire ceci : prends garde de ne
« le montrer à aucun Maure, parce
« qu'ils sont tous des traitres, et que
« s'ils instruisoient mon pere, tu serois
« cause qu'il me jetteroit dans un puits.
« La premiere fois je mettrai un fil à
« la canne ; tu pourras y attacher ta
« réponse. Si tu ne trouves personne
« qui te l'écrive en arabe, fais-la-moi

« par signes ; Léla Marien me l'expli-
« quera. Qu'elle te garde ainsi qu'Alla,
« et cette croix, que je baise souvent,
« comme me l'a recommandé la cap-
« tive. »

La joie que nous causa la lecture de cette lettre fut si vive que, malgré nos efforts pour la cacher, le renégat s'apperçut que la lettre regardoit un de nous. Il nous pressa, nous supplia de nous ouvrir entièrement à lui, nous jura sur un crucifix qu'il portoit caché dans son sein d'exposer sa vie pour nous servir, et nous parut si vrai, si sincere, si repentant de sa premiere faute, que nous résolûmes de lui déclarer un secret dont il savoit déjà la moitié. Nous l'instruisîmes de tout, nous lui fîmes voir la fenêtre, afin qu'il pût s'informer d'une maniere précise de l'intérieur de cette maison ; et je lui dictai ma réponse, qu'il écrivit en arabe. Dans cette réponse j'expri-

mois à la jeune Maure ma tendre reconnoissance et celle de mes compagnons ; je l'assurois qu'eux et moi nous étions prêts à mourir pour elle ; que nous allions nous occuper des moyens d'exécuter ses volontés, et qu'à notre arrivée en Espagne je lui jurois sur ma religion et sur l'honneur de devenir son époux.

Cette lettre écrite, j'attendis le moment de voir paroitre la canne. Elle descendit deux jours après. Je courus attacher mon papier à la place du mouchoir, qui cette fois contenoit plus de cinquante écus d'or. La même nuit le renégat vint nous confirmer que le maître de cette maison étoit le riche Agimorato ; qu'il y vivoit seul avec ses esclaves, et sa fille Zoraïde, unique héritiere de ses trésors, et dont l'extrême beauté la faisoit rechercher en mariage par plusieurs vicerois d'Afrique. Il avoit appris de plus qu'une captive chétienne, morte depuis quelque

temps, avoit élevé dès l'enfance cette jeune et belle personne.

Tout s'accordoit avec la lettre, avec ce que nous savions. Nous n'hésitâmes plus à nous concerter avec le renégat pour parvenir à nous échapper, en emmenant notre bienfaitrice. Il répondit d'en venir à bout; mais, avant de faire aucune tentative, nous pensâmes qu'il étoit sage d'attendre une seconde lettre de Zoraïde. La canne descendit quatre jours après avec plus de cent écus d'or, et ce billet, que le renégat me traduisit sur-le-champ :

« J'ignore comment nous pourrons « nous en aller en Espagne : j'ai prié « Lela Marien de me le dire; elle ne « me l'a pas encore dit. Je crois que « le meilleur parti seroit de te racheter, « toi et tes amis, avec l'argent que je « te fournirai par cette fenêtre; je t'en « donnerai tant que tu voudras. Ensuite « un de vous iroit en Espagne, et re-

« viendroit avec une barque chercher
« les autres, et me prendre moi-même.
« Cela seroit fort aisé, parce que je
« vais passer l'été dans le jardin de
« mon pere, situé au bord de la mer
« près de la porte de Babazon. Je vou-
« drois que ce fût toi qui allasses et
« qui revinsses; car je me fie à ta pa-
« role. Prends-y garde; Lela Marien
« sauroit bien te la faire tenir. Adieu,
« chrétien; qu'Alla te garde! »

Après avoir lu cette lettre, chacun de nous s'offrit aussitôt pour aller chercher la barque; mais le renégat combattit ce projet: Mes amis, dit-il, vous ne savez pas que la probité la plus ferme a de la peine à soutenir cette dangereuse épreuve: on a plusieurs fois essayé de racheter ainsi des captifs; après les serments les plus solemnels qu'ils reviendroient chercher leurs freres, aucun n'est jamais revenu. Ce malheur est encore arrivé récem-

ment à des prisonniers chrétiens avec des circonstances affreuses (1). Croyez-moi, ne partons qu'ensemble. Je vous propose d'acheter, avec l'argent que vous me fournirez, une barque que j'armerai sous prétexte d'aller commercer à Tetuan. J'aurai de la peine sans doute à obtenir cette permission, parce que les Maures se défient des renégats, et craignent toujours qu'ils ne s'en retournent; mais je mettrai de moitié dans mon gain un certain Maure que je connois; et, sous son nom, maître de la barque, il me sera facile de venir vous prendre avec Zoraïde.

Quoique nous eussions préféré d'obéir à notre bienfaitrice, nous n'osâmes résister au renégat de qui dépendoit notre sort : nous nous abandonnâmes à lui. Je répondis à Zoraïde que notre grande entreprise étoit déjà com-

(1) Cervantes parle ici de l'aventure arrivée à lui-même. Voyez sa vie.

mencée ; que sa bonté seule pouvoit en assurer le succès : je lui renouvelai mes serments ; et je reçus d'elle en peu de jours plus de deux mille écus d'or, dont nous remîmes une partie au renégat. Bientôt la jeune Maure m'écrivit que le vendredi d'après elle iroit s'établir au jardin de son pere. A l'instant même je me rachetai par le moyen d'un marchand valencien, qui fit semblant de me prêter huit cents écus que le roi demanda. Mes compagnons se racheterent avec les mêmes précautions ; et, grace aux générosités de Zoraïde, nous étions libres la veille du jour qu'elle devoit aller au jardin.

CHAPITRE XLI.

Fin de l'histoire du captif.

PENDANT ce temps, notre renégat s'étoit muni d'une excellente barque, capable de contenir trente personnes. Afin de mieux cacher ses desseins, il fit quelques voyages sur la côte avec le Maure qu'il avoit pris pour associé. En allant et venant, il s'arrêtoit toujours dans une petite anse, éloignée seulement de deux portées de fusil du jardin de Zoraïde, et venoit même jusque dans ce jardin demander des fruits à son pere, qui n'en refusoit à personne. Je m'assurai de mon côté d'une douzaine de rameurs espagnols, braves, fideles, déterminés, que je m'attachai par des présents. Tout étant disposé, je leur donnai l'ordre de se rendre, le vendredi suivant, vers le

soir, auprès du jardin d'Agimorato, d'y venir un à un par différents chemins, et de m'attendre dans ce lieu. Cela fait, je ne m'occupai plus que d'avertir Zoraïde, afin qu'elle fût prête à partir, et que notre présence ne l'effrayât pas.

J'allai moi-même au jardin, sous prétexte de cueillir des herbes. La premiere personne que je rencontrai fut le vieux Agimorato, qui, me parlant dans un certain langage mêlé d'arabe et de castillan, assez usité dans la Barbarie, me demanda ce que je cherchois. Je suis esclave d'Arnaute Mami, répondis-je dans la même langue ; et comme vous êtes l'ami de mon maître, j'ai pensé que vous me permettriez de venir prendre une salade. Au moment même parut Zoraïde qui m'avoit apperçu de loin. Je ne l'avois jamais vue, et mon cœur la reconnut. Le transport qu'elle me causa venoit bien moins de son éblouissante beauté que du senti-

timent de respect, d'amour, de reconnoissance, que m'inspiroit cet ange sauveur. Mes yeux admiroient ses traits; mais elle eût été moins belle que je l'aurois de même adorée. Je dissimulai de mon mieux ma vive et tendre émotion. Zoraïde avançoit lentement; son pere lui cria d'approcher. Les Maures, si jaloux entre eux, ne font aucune difficulté de laisser voir leurs femmes ou leurs filles aux chrétiens. Je contemplois en silence cette charmante Zoraïde dont les oreilles et le cou étoient couverts de diamants; des bracelets d'or, incrustés de pierres précieuses, brilloient à ses bras, à ses jambes nues, suivant l'usage de son pays; et sa robe étoit brodée des plus grosses perles de l'Orient. Pour juger de ce qu'elle étoit avec des ornements si beaux, regardez ce qu'elle est encore après tout ce qu'elle a souffert.

Dès qu'elle fut près de nous, Agimorato lui dit en arabe que j'étois es-

clave d'Arnaute Mami. Chrétien, reprit-elle alors en bégayant le langage mêlé, dans lequel son pere l'aidoit, pourquoi ne te rachetes-tu pas? Je me suis racheté, lui répondis-je, mais ma rançon n'a pu être payée qu'aujourd'hui, parce que mon maître a demandé mille et cinq cents *soltamis*. C'est trop peu, ajouta-t-elle avec un sourire; si tu m'avois appartenu, je ne t'aurois pas donné pour trois fois ce prix. Vous autres chrétiens, vous vous faites toujours pauvres, et vous vous plaisez à tromper les Maures. Je ne sais point tromper, répliquai-je; et l'on peut compter à jamais sur ce que j'ai dit une fois.

Zoraïde rougit à ce mot, baissa les yeux, et reprit d'une voix plus douce: Quand pars-tu, chrétien? — Demain, à ce que j'espere, sur un vaisseau françois qui doit m'emmener. — Pourquoi n'attends-tu point un vaisseau espagnol? Ces François, dit-on, ne

vous aiment pas. — Il est vrai ; mais je suis pressé de retourner dans ma patrie, de m'y voir avec les objets chers à mon cœur. — Tu es marié, sans doute, et tu desires de rejoindre ta femme ? Je ne suis point marié, mais j'ai promis la foi du mariage à quelqu'un que j'aime plus que ma vie, et que je dois épouser en arrivant. — Est-elle belle, cette dame ? — Elle est si belle, que je ne crains pas de la flatter en assurant qu'elle a de vos traits. Agimorato, souriant alors, me dit : Chrétien, je t'en félicite ; sais-tu bien que dans tout Alger nulle beauté n'égale ma fille ?

Comme il parloit, un Maure accourut, en criant que quatre Turcs venoient de sauter par-dessus les murs du jardin, et dépouilloient les arbres fruitiers. Le vieillard et sa fille tressaillirent au nom de Turcs ; les soldats de cette nation sont extrêmement redoutés des Maures, qu'ils traitent avec

beaucoup d'insolence. Ma fille, dit Agimorato, retourne dans la maison, tandis que je vais parler à ces brigands. Et toi, chrétien, prends ta salade, va-t'en, et qu'Alla te conduise chez toi ! Je le saluai d'une inclination : il courut aux Turcs, et me laissa seul avec Zoraïde, qui l'eut à peine perdu de vue, que, fixant sur moi des yeux pleins de larmes, elle me dit, avec un son de voix qui retentit encore dans mon cœur : *Amexi*, chrétien, *amexi ?* ce qui signifie, Tu t'en vas, chrétien, tu t'en vas? Jamais sans vous, répondis-je : vendredi je viendrai vous prendre ; ne vous effrayez pas de nous voir. Nous nous embarquerons à l'instant même ; et dès que nous serons en Espagne, le plus doux, le plus tendre hymen nous unira pour toujours.

Ces paroles furent presque dites par signes. Zoraïde les entendit, versa quelques pleurs, me présenta sa main, que j'osai presser dans les miennes ;

elle, s'appuya sur mon bras, et fit quelques pas vers sa maison. Je marchois près d'elle, tremblant que son pere ne revînt, quand tout-à-coup je le vis paroître. Zoraïde à son aspect laissa tomber sa tête sur mon épaule, ses genoux fléchirent; et le bon vieillard, voyant que sa fille se trouvoit mal, accourt, la prend dans ses bras, maudit les brigands qui l'ont effrayée, et la rappelle à la vie. Zoraïde, en rouvrant les yeux, soupire, et répete encore, *Amexi*, chrétien, *amexi?* Ma chere enfant, répondit son pere, rassure-toi; ce chrétien ne nous a point fait de mal, et les Turcs sont déjà partis. Je pris alors congé du vieillard, qui me remercia d'avoir soutenu Zoraïde, me dit de choisir dans son jardin tout ce qui me conviendroit, et ramena sa fille à sa maison.

Je me promenai long-temps autour de cette maison, en faisant semblant de cueillir mes herbes. J'en examinai

les entrées, les sorties ; je parcourus tout le jardin, et revins rendre compte à mes amis de toutes mes observations.

Enfin il arriva, ce jour qui devoit me donner Zoraïde et nous rendre la liberté. Dès la veille, le renégat n'avoit pas manqué de venir mouiller vis-à-vis le jardin d'Agimorato. Mes douze Espagnols étoient au rendez-vous à l'heure marquée, ignorant ce qu'ils devoient faire, mais prêts à tout hasarder. La ville étoit déjà fermée, le jour avoit disparu, et personne ne paroissoit sur le rivage. Mes trois amis et moi nous agitâmes lequel valoit mieux de marcher tout de suite à la maison de Zoraïde, ou d'aller nous emparer des Maures qui ramoient dans la barque du renégat. Celui-ci vint nous décider : Vous perdez, dit-il, des moments précieux ; mes rameurs sont presque tous endormis, venez vous en rendre maitres ; nous irons ensuite chercher Zoraïde.

Nous suivîmes le renégat. Il entra dans la barque le sabre à la main : Silence et soumission, s'écria-t-il en arabe, ou dans l'instant vous êtes morts. Tout l'équipage, qui n'étoit pas vaillant, surpris autant qu'effrayé de voir son propre capitaine à la tête de plusieurs chrétiens, se laissa mettre aux fers sans dire un seul mot. Cela fait, nous laissâmes pour les garder six d'entre nous ; et le reste, avec le renégat, me suivit au jardin d'Agimorato.

La porte en fut ouverte sans le moindre bruit ; nous arrivâmes en silence jusqu'à la maison. Zoraïde étoit à la fenêtre ; dès qu'elle nous apperçut, elle demanda, d'une voix basse, si nous étions les *Nazaréens*. Je lui répondis que oui. Dès qu'elle eut reconnu ma voix, elle descendit, ouvrit la porte, et parut à nos yeux resplendissante de ses attraits et de ses diamants. Je la reçus un genou en terre :

mes compagnons firent comme moi. Bientôt, la prenant par la main, je l'entraînois au milieu de nous, lorsque le renégat l'arrêta pour lui demander en arabe si son pere étoit au jardin. Oui, lui répondit Zoraïde, il est dans sa chambre où il dort. Il faut l'emmener avec nous, reprit l'avide renégat, et nous emparer de ses trésors. Non, s'écria Zoraïde, je veux qu'on respecte mon pere, qu'on ne lui fasse aucune violence; et quant aux trésors que vous desirez, j'en possede assez pour vous faire votre fortune à tous. Attendez-moi, je reviens.

Elle quitte aussitôt ma main et rentre dans la maison. Je n'avois pas compris un seul mot de ce qui venoit d'être dit: lorsque le renégat me l'eut expliqué, j'eus peine à retenir mon indignation et ma fureur contre lui; je déclarai hautement que je voulois qu'on obéit à Zoraïde, qu'on se soumît avec respect à la moindre de ses volontés,

et je jurai d'immoler le premier qui oseroit la contredire. Elle revint en même temps, chargée d'un coffre plein d'or qu'elle pouvoit à peine porter.

Malheureusement le bruit qu'elle avoit fait avoit réveillé son pere, qui, se mettant à la fenêtre, et reconnoissant les chrétiens, cria de toutes ses forces : Au secours ! aux voleurs ! aux armes ! Ces cris jeterent le désordre parmi nous. Zoraïde s'évanouit : je me hâtai de l'emporter sans m'occuper de ce qui se passoit derriere moi. Je parvins jusqu'à la barque, où mes compagnons arrivoient pêle-mêle ; on leva l'ancre, on partit. Ce fut alors seulement que j'apperçus au milieu de nous le pere de Zoraïde, les mains attachées et un mouchoir devant la bouche. J'appris que le renégat, à l'instant même où le vieillard avoit poussé des cris, étoit allé le saisir, l'avoit forcé de se taire et de le suivre dans la barque. Au désespoir de cette

violence, je fis ôter au vieillard les liens et le mouchoir; mais le renégat, d'une voix terrible, lui recommanda le silence, s'il vouloit conserver la vie.

Dès que Zoraïde apperçut son pere, elle jeta un cri de douleur et se couvrit le visage de ses deux mains. Agimorato, qui n'osoit parler ni faire un seul mouvement, fixoit sur elle des yeux attendris, soupiroit, ne pouvoit comprendre comment sa fille, que je tenois encore dans mes bras, avoit l'air d'y demeurer sans répugnance. Zoraïde, baignée de pleurs, appela le renégat pour le charger de me dire que, si l'on ne rendoit aussitôt la liberté à son pere, elle alloit se précipiter dans les flots. Le renégat m'expliqua ces paroles. J'ordonnai qu'on obéit à Zoraïde : mais nous étions en pleine mer; c'étoit commettre le salut de tous que de retourner à la côte. Je le voulois cependant, je l'exigeois avec force, quand mes amis eux-mêmes, le

renégat, tout l'équipage, déclarerent qu'ils ne m'obéiroient point, qu'on ne feroit aucun mal au vieillard, qu'on le remettroit à terre au premier endroit où l'on aborderoit; mais qu'ils ne pouvoient s'exposer pour lui aux supplices qui les attendoient. Je fus forcé de céder : Zoraïde entendit bien que c'étoit contre mon gré que l'on retenoit son pere : elle me regardoit en pleurant; et comme elle vit mes larmes couler, elle s'assit près de moi, saisit ma main qu'elle porta sur ses yeux, et se mit à prier Lela Marien.

Mes compagnons, redoublant d'efforts, firent voler la barque sur les flots. Le renégat, qui veilloit toujours sur le vieillard et les autres Maures enchaînés, leur dit de reprendre courage, qu'il n'étoient point nos captifs, qu'on leur rendroit la liberté aussitôt qu'on seroit à terre. Ah! chrétien, répondit Agimorato, comment veux-tu que je pense qu'après avoir cours

tant de périls pour vous emparer de ma fille et de moi, votre intention soit de nous renvoyer en perdant le fruit de vos peines? Parlez, parlez plus franchement : que demandez-vous pour notre rançon? Vous savez combien je suis riche ; je vous offre tous mes trésors, non pas pour moi, mais pour ma fille, ma fille qui m'est bien plus chere que moi-même, et dont je ne croirois pas trop payer la liberté en vous donnant ma fortune et ma vie. Ces derniers mots furent prononcés par ce pere malheureux, avec un accent si tendre, avec des pleurs, des sanglots si touchants, que nous en fûmes tous émus. Zoraïde me quitte en poussant des cris, et court se jeter dans les bras du vieillard. Celui-ci la reçoit, l'embrasse, la presse contre son cœur, la tient long-temps ainsi serrée, pleure et l'embrasse de nouveau en la couvrant de baisers et de larmes. Enfin, après ce premier trans-

port, lorsqu'Agimorato, la regardant, s'apperçut qu'elle étoit parée : Ma chere enfant, dit-il avec surprise, explique-moi comment hier au soir, veille de notre affreux malheur, t'ayant laissée avec tes vêtements ordinaires, je te trouve à présent en habits de fête, ornée de ces pierreries que ton pere eut tant de plaisir à te donner lorsqu'il étoit encore heureux. Zoraïde baissa les yeux sans répondre. Le vieillard, plus étonné, la considéroit en silence, quand il découvrit la cassette où Zoraïde mettoit son trésor, cassette que jamais sa fille ne faisoit porter au jardin, et qui restoit toujours dans la maison d'Alger. Zoraïde, reprit-il d'une voix plus altérée, comment cette cassette est-elle ici ? comment.... Il ne peut achever : Zoraïde, pâle, tremblante, étoit prête à s'évanouir.

Seigneur, lui dit alors le renégat, épargnez à votre fille des questions

embarrassantes, auxquelles je vais satisfaire par une seule réponse : Zoraïde est chrétienne, Zoraïde nous a délivrés tous ; et c'est de son gré qu'elle vient avec nous. Ma fille, reprit le Maure après un moment de silence, est-il vrai que tu sois chrétienne ? est-il vrai que ce soit toi-même qui aies livré ton pere à ses ennemis ? Jamais, jamais, s'écria Zoraïde en sanglotant, je n'eus la pensée d'affliger le meilleur des peres ; jamais je n'ai conçu l'affreux dessein dont je sens trop qu'on peut m'accuser..... Il est vrai, je suis chrétienne ; Lela Marien a voulu.... A ce mot, le vieillard se leve ; et, sans que personne ait le temps de s'opposer à son impétuosité, il s'élance dans la mer. Zoraïde voulut le suivre ; je la retins. Pendant ce temps, mes compagnons retirerent Agimorato, que ses vêtements avoient soutenu, et le rendirent à la vie.

La mer étoit loin d'être calme : le

vent qui s'étoit élevé nous rejetoit sur la côte d'Afrique. Comme cette côte étoit loin d'Alger, nous résolûmes d'y descendre, et nous fûmes assez heureux pour aborder dans une petite anse, où notre barque fut en sûreté. Nous descendîmes avec précaution : nous posâmes des sentinelles ; et lorsque mes compagnons eurent pris de la nourriture, je les suppliai de céder au desir de Zoraïde, de mettre en liberté son pere avec les Maures enchaînés. On m'obéit : à l'instant même où le vent permit de se rembarquer, les Maures, menés un à un, furent, à leur grande surprise, laissés libres sur le rivage. Quand on conduisit le vieillard : Chrétiens, dit-il, cette malheureuse ne desire ma liberté que pour s'affranchir de la honte que lui fait encore ma présence : elle n'a quitté sa religion que pour se livrer aux désordres que la vôtre permet à vos femmes. Fille ingrate, ajouta-t-il, aveugle et stupide

victime, qui abandonnes ton pere pour suivre tes ennemis ! va, je maudis l'heure fatale où tu reçus la naissance; je maudis l'amour que j'avois pour toi, les soins que je pris de ton enfance, le charme que je trouvois à t'aimer ! Sois sûre qu'Alla me vengera; sois sûre qu'il est dans le ciel un ami des peres, qui punit toujours les enfants dénaturés, qui fera tomber sur ta tête la malédiction que je te donne !

Mes compagnons se hâterent d'emmener l'infortuné vieillard. Sa fille, baignée de pleurs, étoit mourante au fond de la barque. Quand Agimorato fut sur la rive, et qu'il vit cette barque prête à s'éloigner, nous l'entendîmes s'écrier : Reviens, reviens, je révoque la malédiction que je t'ai donnée ; reviens, ma fille chérie ; je te pardonne, j'oublie tout. Laisse à ces chrétiens tes trésors ; reviens consoler ton pere : il n'a que toi, tu n'as que lui. Ma fille, ma fille, je vais mourir

si tu m'abandonnes. Ah ! mon pere, répondit-elle en sanglotant, je vous aime, je vous honore, je donnerois pour vous ma vie ; mais une puissance invincible, mais mon salut éternel, ma religion, Lela Marien, me forcent de vous quitter. La barque s'éloignoit toujours ; nous vîmes alors le vieillard s'arracher les cheveux, la barbe, tomber sur la terre avec désespoir, se relever à genoux, marcher dans cette situation les bras tendus vers sa fille, l'appeler, la supplier de loin, et se rouler ensuite sur le sable.

Nous le perdîmes enfin de vue. Zoraïde, au désespoir, me faisoit craindre pour ses jours. Sa piété seule les conserva. Nous voguions avec un bon vent, espérant que le lendemain nous arriverions en Espagne ; mais, soit que la fortune fût lasse de favoriser nos desseins, soit que la malédiction d'un pere ne soit jamais prononcée en vain, au milieu de la nuit, presque sur nos

côtes, au moment où notre voile enflée nous épargnoit le travail de ramer, nous nous rencontrâmes si près d'un vaisseau, que nous pensâmes nous briser sur lui. Un mouvement qu'il fit nous sauva : aussitôt plusieurs voix se firent entendre de ce vaisseau, et nous demanderent en françois qui nous étions, où nous allions. Le renégat, voyant que c'étoient des François, ne voulut pas qu'on répondît. Nous passâmes, dans un profond silence ; et nous nous croyions sauvés, quand deux canons, tirés à-la-fois, nous envoyerent des boulets ramés qui couperent notre mât, et firent à la barque une telle voie d'eau, que nous la sentîmes couler bas. Nous poussons alors de grands cris en demandant du secours : douze François, armés d'arquebuses, vinrent à nous dans leur chaloupe, nous prirent, nous emmenerent avec eux, en nous disant qu'ils corrigeoient ainsi le défaut de politesse.

Conduits dans le vaisseau françois, on prit tout ce que nous avions : les bracelets, les pierreries, les richesses de Zoraïde, devinrent la proie des pirates. Après avoir tenu conseil sur ce qu'on feroit de nous, le capitaine, touché de compassion pour la jeunesse, pour la beauté de ma chere Zoraïde, lui donna quarante écus d'or, nous abandonna son esquif avec quelques provisions, et nous permit de gagner l'Espagne. Nous en étions peu éloignés; nous y débarquâmes bientôt. Ce seul moment nous fit oublier tous nos périls, tous nos maux passés. Nous nous élançâmes sur le rivage, nous baisâmes cette terre chérie en la baignant de larmes de joie; et, tendant les bras vers le ciel, nous le remerciâmes de ses bienfaits.

Sans savoir où nous étions, nous traversâmes à pied un long espace de chemin désert. La foible Zoraïde ne pouvoit me suivre; je la portois sur

mes épaules, et je souffrois moins de ce doux fardeau qu'elle ne souffroit elle-même de la crainte de me fatiguer. Nous rencontrâmes un jeune berger à qui nous voulûmes parler ; mais à la vue du renégat il s'enfuit de toutes ses forces, en criant : Aux Maures ! aux Maures ! et semant l'alarme dans tout le pays. Bientôt nous vîmes arriver les cavaliers qui gardent la côte ; nous allâmes au-devant d'eux, et nous leur dîmes qui nous étions. A peine l'eurent-ils entendu, que tous, mettant pied à terre, nous embrasserent avec tendresse, nous forcerent de prendre leurs chevaux ; et le capitaine voulut que Zoraïde montât sur le sien. Conduits ainsi comme en triomphe, nous arrivâmes à Velez de Malaga : nous allâmes descendre à l'église, où nous renouvelâmes nos actions de graces, et où la piété fervente de Zoraïde attendrit, attira près d'elle un foule immense de peuple, qui l'environnoit en

pleurant. Chacun lui offroit sa maison, chacun la combloit de présents et de caresses. Après six jours passés à Velez, nous nous séparâmes, non sans douleur, pour retourner dans nos familles. J'achetai un âne pour que Zoraïde pût voyager moins mal à son aise, et nous prîmes ensemble la route des montagnes de Léon. Nous approchons de notre but; j'ignore si mon pere est vivant, si je retrouverai quelqu'un de mes freres; mais j'espere dans le ciel qui ne peut nous abandonner. Pourvu qu'il veille sur Zoraïde, je ne me plaindrai de rien; c'est d'elle seule que je m'occupe : l'amour, la reconnoissance que je lui dois, peuvent à peine égaler le respect qu'elle m'inspire. Vous admireriez comme moi la douceur, la résignation, la patience inaltérable avec laquelle elle supporte la fatigue, la pauvreté : je lui sers d'écuyer, de pere, de défenseur; je suis tout pour elle, et serai son époux aussitôt qu'il lui plaira

de m'honorer de sa main. Hélas ! je ne sais pas encore si je trouverai sur la terre une cabane à lui offrir ; mais je la servirai toute ma vie. C'est là tout ce que j'espère et tout ce qu'il faut à mon cœur.

Voilà, messieurs, l'histoire de ma vie ; qui peut-être vous a paru longue ; mais il faut pardonner les détails aux infortunés qui parlent d'eux-mêmes.

CHAPITRE XLII.

Nouvelles rencontres dans l'hôtellerie.

Le captif se tut. Don Fernand, Cardenio, tous ceux qui l'avoient écouté, le remercierent du plaisir que leur avoit fait son récit. Fernand sur-tout, comme le plus riche, le pria d'accepter chez lui une retraite, des secours, tout ce qui pouvoit lui manquer. Il mit à ces offres une telle grace, une franchise si délicate, que le captif reconnoissant fut obligé de motiver et d'excuser ses refus. Il persista dans son dessein d'aller retrouver sa famille, et promit au généreux Fernand de recourir ensuite à ses bontés.

La nuit étoit tout-à-fait fermée, lorsqu'on vit arriver dans l'hôtellerie un carrosse environné de plusieurs hommes à cheval. Il n'y a plus de

place, cria l'hôtesse, nous n'avons pas un coin qui ne soit occupé. Oh ! répondit un des cavaliers, il faut bien que vous trouviez de la place pour loger monsieur l'auditeur. A ce nom, l'hôtesse reprit d'une voix beaucoup plus douce : Assurément monsieur l'auditeur est le maître dans cette maison ; je ne doute point que ses gens ne portent avec eux son lit ; et mon époux et moi nous nous ferons un honneur de céder notre chambre à sa seigneurie.

Pendant ce discours, l'auditeur, vêtu d'une longue simarre à manches tailladées, signe de sa dignité, descendoit de son carrosse, en donnant la main à une jeune personne qui paroissoit avoir quinze ans. Elle étoit en habit de voyage ; et sa grace, sa gentillesse, attirerent tous les regards. Don Quichotte, qui se trouvoit à la porte, alla droit à monsieur l'auditeur : Votre seigneurie, dit-il, peut entrer en toute assurance dans ce château,

qui, malgré son peu d'étendue, va servir d'asyle aux guerriers et aux magistrats les plus renommés. Quelles portes ne doivent s'ouvrir devant la beauté qui vous accompagne! Les rochers mêmes, les montagnes, se partageroient à son doux aspect. Entrez donc, seigneur, dans ce paradis, où la brillante étoile qui vous guide va trouver d'autres planetes d'un éclat non moins radieux.

L'auditeur s'étoit arrêté pour écouter don Quichotte. Il le considéroit de la tête aux pieds, sans trouver rien à lui répondre, lorsque Lucinde et Dorothée vinrent en riant s'emparer de la jeune personne qu'il conduisoit, tandis que Cardenio, don Fernand, le curé, maître Nicolas, lui faisoient de grandes révérences, et l'invitoient poliment à se reposer avec eux. Monsieur l'auditeur, étonné de se trouver au milieu d'une si nombreuse compagnie, parmi laquelle il voyoit bien qu'étoient

des gens de qualité, se confondoit en politesses, ne savoit au monde que dire, et reportoit toujours des yeux plus surpris sur le visage, les armes, la figure de don Quichotte. Enfin, après de longs complimens, lorsque la connoissance fut établie, on s'occupa d'arranger les chambres. Il fut convenu que la jeune fille de l'auditeur passeroit la nuit avec ces trois dames dans le grenier dont on a parlé; et que les hommes resteroient dans l'appartement de l'hôte, où l'auditeur distribua les matelas qu'il portoit avec lui.

Le captif, qui, dès le moment où il avoit vu l'auditeur, avoit senti son cœur palpiter, le considéroit en silence. Confirmé de plus en plus dans ses soupçons, il courut prier un de ses valets de lui dire le nom de son maître. Le valet répondit que c'étoit le licencié Juan Perez de Viedma, né dans les montagnes de Léon, auditeur

des Indes à l'audience du Mexique, pere de la jeune personne qui étoit avec lui, et veuf d'une femme fort riche, qui lui avoit laissé tout son bien.

Ne doutant point que ce ne fût son frere, le captif, respirant à peine, se hâte d'appeler Fernand, le curé, Cardenio, pour leur dire ce qu'il vient d'apprendre, et leur demander conseil. Vous voyez, ajoute-t-il, l'état misérable où je suis ; je crains de faire rougir mon frere. Rassurez-vous, répondit le curé, il a l'air d'un homme de bien. D'ailleurs, je me charge de le préparer, et je vous demande de me laisser ce soin. Le captif s'en remet à lui, va retrouver Zoraïde ; et le curé gagne la salle où l'auditeur avec sa fille étoit à souper.

Seigneur, lui dit-il après avoir lié la conversation, je fus long-temps camarade à Constantinople d'un homme de votre nom. C'étoit un des plus braves capitaines de l'infanterie espagnole ;

mais il avoit eu le malheur d'être pris, et nous étions esclaves ensemble. Comment s'appeloit ce capitaine ? reprit l'auditeur avec intérêt. Rui Perez de Viedma, répond le curé. Il étoit des montagnes de Léon : et souvent il m'a raconté comment son pere avoit partagé son bien entre lui et ses deux freres ; comment il choisit la carriere des armes, où il étoit sur le point d'être fait mestre-de-camp, lorsqu'il perdit la liberté à la fameuse bataille de Lépante. J'ai su depuis qu'on l'avoit conduit à Alger, où l'aventure la plus étrange lui est arrivée. Aussitôt le curé raconte, en l'abrégeant, l'histoire de Zoraïde, et la finit au moment où les François s'étoient emparés de la barque. J'ignore, dit-il, ce que sont devenus cette jeune Maure et mon camarade, qu'on a peut-être traînés en France, ou qui errent en Espagne sans secours, sans habits, sans pain.

L'auditeur écoutoit attentivement,

et des larmes bordoient ses paupieres. Ah ! monsieur, s'écria-t-il lorsque le curé eut achevé, vous ne savez pas combien tout ce que vous venez de dire touche vivement mon cœur. Ce capitaine est mon frere ainé. Tout ce qu'il vous raconta est vrai : il choisit le parti des armes ; je pris celui de l'étude, qui, avec l'aide du ciel, m'a fait arriver au poste où je suis. Mon autre frere alla dans les Indes, où il est devenu si riche, qu'il a racheté les biens de mon pere, les lui a remis, et lui a fait une fortune que sa générosité ne peut épuiser. Ce bon vieillard vit encore ; mais il vit dans la douleur : il ne songe, il ne parle que de son fils aîné, dont il n'a point eu de nouvelles. Il demande tous les jours à Dieu de prolonger sa vieillesse jusqu'au moment où il pourra serrer dans ses bras ce fils si cher. Ah ! monsieur, que deviendra-t-il, quand il saura les tristes nouvelles que vous venez de m'apprendre ?

Comment pourrions-nous découvrir ce que sont devenus ces François, ce qu'ils ont fait de mon frere? O mon bon frere! si je savois où te rencontrer, j'irois, j'irois tout-à-l'heure te remettre en liberté, dussé-je rester à ta place! Et cette bonne Zoraïde! avec quelle joie je donnerois de mes jours pour la presser contre mon sein, pour assister à son baptême, à son hymen, la présenter à mon pere, et pouvoir l'appeler ma sœur!

Le captif, à qui son impatience n'avoit pas permis de demeurer dans la chambre de Zoraïde, écoutoit à la porte ce qui se disoit. Aux derniers mots de son frere, transporté, hors de lui-même, il pousse des cris, s'élance, arrive les bras ouverts, et vient tomber en sanglotant entre ceux de l'auditeur. Celui-ci, surpris, se recule, l'envisage attentivement; et tout-à-coup il s'écrie, l'embrasse, le serre encore, repete, Mon frere! mon frere!

et, prêt à mourir de sa joie, se renverse sur son fauteuil. Le curé pendant ce temps avoit couru chercher Zoraïde. Il revint, la tenant par la main : Voici, dit-il, la libératrice de votre frere; voici cette aimable Maure qui sacrifia tout pour lui. L'auditeur veut se précipiter aux genoux de Zoraïde. L'Africaine se jette à son cou, lui parle arabe, et pleure avec lui. Le bon auditeur, qui ne l'entend point, lui offre tout ce qu'il possede, lui présente sa fille Claire, les serre ensemble contre son sein; et ces jeunes beautés ne se quittent que pour s'embrasser toutes deux. Tout le monde applaudit à ce touchant spectacle, tout le monde verse des larmes; et don Quichotte, ému comme les autres, ne peut se lasser d'admirer combien de grandes et belles choses sont dues à la chevalerie.

L'auditeur, forcé par sa place de continuer sa route à Séville, où une flotte étoit prête à partir, convint d'em-

mener avec lui son frere et la belle Zoraïde, tandis qu'un courier iroit instruire le pere, qui viendroit aussitôt les joindre. Le courier partit sur-le-champ ; et l'on ne s'occupa plus que d'aller se reposer pendant le reste de la nuit. Don Quichotte s'offrit pour garder le château contre les enchanteurs malins ou les scélérats de géants qui seroient tentés d'enlever les trésors de beauté qu'il renfermoit. On accepta son offre avec reconnoissance ; et l'on instruisit l'auditeur du caractere de notre héros. Sancho, qui se désoloit de voir que toutes ces conversations empêchoient qu'on ne se couchât, alla s'étendre et dormir sur l'excellent bât de son âne ; bât qui devoit bientôt lui coûter cher. Notre chevalier, monté sur Rossinante, et armé de toutes pieces, sortit de l'hôtellerie pour faire sa ronde.

CHAPITRE XLIII.

Aventure du jeune muletier.

Le jour étoit près de paroître; les quatre dames, enfermées dans leur chambre, se livroient ensemble au sommeil. Dorothée seule étoit éveillée, à côté de la jeune Claire Viedma, qui dormoit de tout son cœur, lorsqu'elle entendit sous ses fenêtres une voix tendre et agréable qui chantoit avec art et méthode. Dans ce moment Cardenio vint frapper à la porte en disant : Mesdames, je vous conseille d'écouter le jeune muletier qui chante dans la cour; vous serez bien aises de l'entendre. Dorothée lui répondit qu'elle écoutoit. Le muletier chantoit ces paroles :

Dans une barque légere,
Hardi, tremblant, tour-à-tour,
J'errois sur la mer d'amour,
Ne sachant où trouver terre.

Un astre, mon seul espoir,
Me guidoit dans ma carriere;
Je voguois à sa lumiere,
Je ne voulois que le voir.

Hélas! depuis qu'un nuage
Couvre cet astre si beau,
Les cieux n'ont plus de flambeau,
Mon cœur n'a plus de courage.

Astre charmant, reparois,
Prends pitié de mon jeune âge,
Et sauve-moi du naufrage
En ne me quittant jamais.

Dorothée, surprise et charmée de la beauté de la voix, voulut faire partager à l'aimable Claire le plaisir qu'elle éprouvoit. Elle l'éveille doucement, en lui disant : Ma belle amie, pardonnez-moi de troubler votre repos; mais je ne veux pas que vous perdiez la sérénade qu'on nous donne. Claire, à demi endormie, comprenoit à peine, en se frottant les yeux, ce que disoit Dorothée. La voix continuoit toujours; et Claire, devenant attentive, n'eut pas

plutôt entendu quelques vers, qu'il lui prit un tremblement. Ah ! madame, madame, dit-elle en se jetant dans les bras de Dorothée, et la serrant de toutes ses forces, pourquoi m'avez-vous réveillée? que ne puis-je toute ma vie fermer mon cœur et mes oreilles aux accents de ce musicien ! — Y pensez-vous, ma chere enfant? Cardenio vient de nous dire que c'étoit un muletier. — Oh ! que ce n'est pas un muletier, madame : c'est un jeune cavalier qui m'aime depuis long-temps, qui dit qu'il m'aimera toujours, et je souhaiterois qu'il dit vrai. Ces derniers mots, prononcés avec un soupir, surprirent beaucoup Dorothée, qui engagea la naïve Claire à lui ouvrir entièrement son ame. Mais le musicien chantoit; et Claire, pour ne pas l'écouter, mit ses doigts dans ses oreilles, et sa tête sous la couverture. Dorothée attendit la fin de la chanson; après quoi elle pressa de nouveau la naïve Claire de lui faire

sa confidence. Celle-ci, craignant d'être entendue de Lucinde, approcha ses levres de l'oreille de Dorothée, et la tenant toujours embrassée, lui révéla d'une voix basse tous les secrets de son jeune cœur.

Celui qui a chanté, dit-elle, est le fils d'un seigneur fort riche du royaume d'Aragon. Il demeuroit à Madrid dans une maison vis-à-vis la nôtre. Quoique nos fenêtres fussent toujours bien fermées, dans l'hiver comme dans l'été, ce cavalier, qui ne sortoit guere que pour aller au collége, m'apperçut, soit dans ma chambre, soit quand j'allois à l'église. Il m'aima tout de suite, madame, et me le fit comprendre de ses fenêtres, où je le voyois pleurer, puis me regarder tendrement, et puis mettre ses deux mains l'une dans l'autre, ce qui étoit bien me dire qu'il vouloit se marier avec moi. Je l'aimai aussi tout de suite, et j'aurois été charmée de me marier avec lui; mais,

comme je n'avois point de mere à qui je pusse me confier, je pris le parti d'être fort réservée ; et je ne voulus accorder d'autre faveur au cavalier mon amant que d'ouvrir un peu ma jalousie quand mon pere n'étoit pas à la maison. Il me voyoit mieux alors ; et il étoit si reconnoissant, si heureux de cette bonté, qu'il en sautoit tout seul de joie, et faisoit des folies dans sa chambre.

Plusieurs mois s'étoient passés ainsi, quand mon pere fut obligé de partir. J'ignore comment mon jeune voisin en fut instruit ; ce ne fut point par moi, madame, car jamais nous ne nous sommes parlé. Il tomba malade aussitôt ; je suis bien sûre que c'étoit de chagrin. J'en pleurai toute seule dans ma chambre ; et j'eus beau ouvrir ma jalousie pour lui faire au moins mes adieux en lui montrant que je pleurois, je ne le vis plus à sa fenêtre. Nous partîmes : au bout de deux jours, en entrant dans

une auberge, j'apperçus mon amant à la porte en habit de muletier : il étoit si bien déguisé que mon cœur seul pouvoit le reconnoître. Je ne dis rien, mais je me réjouis. Il me regardoit beaucoup quand mon pere tournoit la tête, et moi je ne le regardois que lorsqu'il n'avoit plus les yeux sur moi. Il nous suit ainsi d'auberge en auberge, s'arrêtant toujours où nous nous arrêtons. Ce pauvre jeune homme est à pied, faisant de fortes journées par la chaleur, par la pluie ; cela pour moi, pour moi seule. Oh ! je vous assure, madame, que j'en ai bien compassion ; mais je ne veux pas le lui dire, et j'espere pourtant qu'il le sait. J'ignore par quels moyens il aura pu s'échapper de chez son pere, qui n'a que lui seul d'enfant, qui l'aime avec une grande tendresse, et a bien raison de l'aimer : vous le direz de même, madame, quand je vous l'aurai fait voir. La chanson qu'il vient de chanter, vous

pouvez être sûre que c'est lui qui l'a faite ; car il a infiniment d'esprit, et un esprit très orné. Malgré cela, toutes les fois qu'il chante je tremble comme si j'avois la fievre, je tâche de ne pas l'écouter ; dans la crainte que mon pere, venant à le réconnoître, ne pût m'accuser justement de favoriser ses desseins. Je vous répete avec vérité que de ma vie je ne lui ai dit un seul mot ; et j'ai bien fait, car ce mot seroit que je l'aime plus que moi-même. Voilà, madame, tout ce que je puis vous dire.

C'est assez, ma chere amie, répondit Dorothée en la baisant ; laissez venir le jour, j'espère m'occuper utilement du bonheur que votre innocence, votre aimable candeur, méritent. Oh ! madame, reprit la jeune Claire, gardez-vous, gardez-vous, je vous prie, d'en parler à qui que ce soit ; le pere de ce jeune homme est si riche qu'il ne voudra jamais de moi. Ses refus afflige-

roient mon pere, et j'aimerois mieux mourir que de lui causer du chagrin. Non, non, je le sens trop, je ne puis pas l'épouser. Le seul parti sage, sans doute, seroit qu'il s'en retournât chez lui, qu'il me laissât, qu'il m'oubliât; peut-être que, ne le voyant plus, je parviendrais aussi à l'oublier, quoique, madame, je vous avoue que je ne le crois pas possible. J'aurai beau m'occuper à tous les instants de ne plus penser à lui, j'y penserai toujours, j'en suis sûre. En vérité, je ne comprends pas d'où a pu nous venir un si terrible amour: à notre âge c'est bien étonnant; car il n'est pas plus vieux que moi, madame, et je n'aurai quinze ans accomplis que quand la Saint-Michel viendra.

Dorothée se mit à rire: Allons ma chere enfant, il ne faut pas se désespérer; on est venu quelquefois à bout de réparer de plus grands malheurs. Dormons, dormons jusqu'à demain;

nous verrons ce qu'il nous faudra faire. Oh! rien du tout répondit Claire, que garder le silence et souffrir. En prononçant ces mots, elle soupira, baisa Dorothée, et se rendormit. Tout dormoit comme elle dans l'hôtellerie, excepté la fille de l'hôte et la servante Maritorne, qui, connaissant l'humeur de don Quichotte, résolurent de s'en divertir, tandis qu'il faisoit la garde autour des murs du château. Ce château n'avoit d'autre fenêtre du côté des champs qu'un grand trou donnant dans la grenier, par où l'on jetoit la paille. Nos deux demoiselles monterent à ce trou, d'où elles apperçurent notre héros à cheval, appuyé sur sa lance, levant de temps en temps les yeux au ciel, et poussant de profonds soupirs: O divine Dulcinée, s'écrioit-il d'une voix tendre, beauté suprême des beautés du monde, trésor de graces et de vertus, réunion de tout ce qui existe et de parfait et d'aimable! que fais-

tu dans ce moment? daignes-tu penser à ton chevalier ? Et toi, déesse aux trois visages, Lune brillante, dont l'éclat pâlit devant les yeux de celle que j'aime, donne-moi de ses nouvelles; viens-tu de la voir au balcon doré de son riche appartement, ou se promener dans ses galeries, ou s'occuper peut-être en secret de soulager enfin les douleurs de celui qui vit en mourant pour elle? Et toi, Soleil, qui te presses d'atteler tes chevaux de feu pour jouir plus tôt du bonheur de contempler Dulcinée, salue, salue en mon nom ses attraits que mon ame adore; mais tremble, en la saluant, de la toucher de tes rayons : j'en deviendrois plus jaloux que tu ne le fus toi-même de cette belle fugitive qui te fit tant courir en vain dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée; je ne me souviens pas bien du lieu....

Don Quichotte en étoit là, lorsque la fille de l'aubergiste l'appela douce-

ment à elle avec des signes mystérieux. Notre héros, qui, à la clarté de la lune, l'apperçut au trou du grenier, y vit aussitôt une grande fenêtre avec des jalousies à treillis d'or, derriere lesquels la belle demoiselle, fille du seigneur châtelain, venoit lui demander encore d'avoir pitié de son amour. Le chevalier, trop courtois pour refuser un simple entretien, conduit Rossinante sous la jalousie, et s'en approchant le plus près possible : Qu'il m'est douloureux, dit-il, ô jeune et charmante personne, de ne pouvoir payer votre tendresse que d'une stérile reconnoissance! prenez-vous-en au destin, qui dès long-temps m'a rendu l'esclave du seul maître que je puisse servir. Demandez-moi toute autre chose, beauté que je plains, que j'honore; demandez-moi, si vous voulez, une tresse des cheveux de Méduse, ou bien les rayons de l'astre du jour enfermés dans une fiole, je serai prompt à vous

satisfaire. Seigneur chevalier, répond Maritorne, nous n'avons pas besoin de cela; nous vous prions seulement de nous donner une de vos belles mains, pour que nous puissions, en la baisant, contenter un peu le violent amour qui nous a conduites ici au hasard d'être hachées par le pere de mademoiselle, s'il venoit à le savoir. Il s'en gardera reprit don Quichotte, il sait trop quel sort l'attendroit s'il osoit porter la main sur les membres délicats de son amoureuse fille.

Tandis qu'il parloit, Maritorne préparoit tout doucement le licou de l'âne de Sancho, qu'elle avoit pris à dessein. Don Quichotte, pour arrivèr jusqu'à la jalousie, monta debout sur Rossinante; de là, étendant son bras au milieu du trou à paille: La voilà, dit-il, cette main, l'effroi des méchans et l'appui des bons; cette main que jamais femme n'a touchée, pas même celle que j'adore. Je vous la donne,

non pour la baiser, mais pour que vous admiriez ses veines, ses muscles entrelacés, et que vous jugiez par eux de la force de mon bras terrible. C'est ce que nous allons voir, reprit la maligne Maritorne en jetant le nœud coulant qu'elle avoit fait au licou sur le poignet de don Quichotte. Elle tire aussitôt la corde, va l'attacher à la porte, et quitte le grenier avec sa compagne.

Don Quichotte se sentant pris, et ne voyant plus personne, commence à craindre que cette aventure ne soit encore un enchantement semblable à ceux qu'il avoit éprouvés dans cette fatale maison. Il se reprochoit sa confiance, et tiroit tant qu'il pouvoit son bras, dont il serroit davantage le nœud. Debout sur la selle de Rossinante, le poignet arrêté dans le trou à paille, il trembloit que son cheval ne fît quelque mouvement et ne le suspendît au mur. Heureusement la tranquille bête ne remua non plus qu'une bûche, et

paroissoit disposée à rester un siecle sans remuer. Ce fut alors que notre héros desira de posséder cette épée d'Amadis, qui rompoit tous les enchantements; ce fut alors qu'il appela pour le secourir, et le savant Alguif, et sa bonne amie Urgande, et son fidèle écuyer Sancho. Aucun enchanteur ne venoit : Sancho, sans se souvenir qu'il eût un maître, ronfloit sur le bât de son âne. Don Quichotte, désespéré, mugissoit comme un taureau furieux; et ne doutoit plus, en voyant la parfaite immobilité de son coursier, qu'ils ne fussent enchantés ensemble jusqu'à la fin des siecles.

L'aurore parut enfin : quatre cavaliers armés d'escopettes arriverent à l'hôtellerie. Ils frapperent à coups redoublés, en demandant qu'on leur ouvrît. Chevaliers ou écuyers, cria don Quichotte de dessus son cheval, ignorez-vous qu'on n'ouvre les forteresses qu'après le lever du soleil? Eloignez-

vous des glacis, attendez qu'il fasse grand jour; alors on verra si l'on peut vous introduire dans ce château. Que diable voulez-vous dire avec votre forteresse et votre château? répond un des cavaliers; faut-il tant de cérémonies pour entrer dans un cabaret? Si vous êtes le cabaretier, faites-nous ouvrir, et donnez-nous un peu d'avoine, c'est tout ce que nous voulons. — Tâchez d'y voir et de parler mieux. Ai-je l'air d'un cabaretier? — J'ignore quel air vous avez, et je ne m'en soucie guere... Alors, sans écouter davantage les discours de notre héros, les cavaliers frapperent plus fort, et réveillerent l'aubergiste, qui se leva pour ouvrir.

Il arriva dans cet instant que la jument d'un des cavaliers s'en vint flairer Rossinante, qui, triste, mélancolique, les oreilles basses, le cou étendu vers la terre, soutenoit, sans remuer, son pauvre maître suspendu. Rossinante, malgré son air, aimoit,

comme on sait, les juments. Dès qu'il sentit celle-ci qui lui faisoit les avances, il releva son long cou, dressa les oreilles, et se ranima. Au premier mouvement qu'il fait, les pieds de don Quichotte quittent la selle, notre héros tombe le long du mur, et seroit descendu jusqu'en bas, sans le licou qui le retenoit fortement par le poignet. La douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive que son maigre corps, s'alongeant par son poids, arrivoit presque jusqu'à la terre qu'il rasoit de l'extrémité des pieds. Le desir de s'y appuyer lui faisoit faire des efforts qui augmentoient ses souffrances; il en jetoit des cris affreux; et l'aubergiste, qui les entendit, se pressa davantage d'aller à la porte.

CHAPITRE XLIV.

Continuation des étranges évènements arrivés dans l'hôtellerie.

Tandis que l'aubergiste inquiet couroit aux cris de don Quichotte, Maritorne, réveillée, et reconnoissant la voix du héros, se hâta d'aller au grenier, et de défaire le nœud coulant. Notre chevalier, libre alors, tombe comme un sac en présence de l'aubergiste et des voyageurs, se releve promptement, remonte sur Rossinante, prend du champ, revient au galop, et s'écrie d'une voix terrible : Quiconque dit que j'ai mérité l'enchantement que je viens de subir en a menti par sa gorge : je le défie à l'instant, avec la permision de madame la princesse de Micomicon.

Les voyageurs étonnés le regar-

doient sans rien dire. L'aubergiste leur expliqua ce que c'étoit que don Quichotte. Alors, sans prendre garde à lui, les quatre cavaliers demandèrent si l'on n'avoit pas vu dans l'hôtellerie un jeune homme, à-peu-près de quinze ans, vêtu en garçon muletier. L'aubergiste ne l'avoit point remarqué; mais un des cavaliers, appercevant le carrosse de l'auditeur, s'écria : Il doit être ici, cette voiture me l'annonce. Allons, mes amis, qu'un de nous reste à cette porte, que deux autres le cherchent dans l'auberge, tandis que j'en ferai le tour en dehors, de peur qu'il n'échappe pardessus les murailles. On obéit; et le bruit qu'ils firent, le jour qui devint plus grand, réveillerent bientôt tout le monde.

Don Quichotte frémissait de courroux de voir qu'aucun des cavaliers ne vouloit se fâcher contre lui. Sans son respect religieux pour le serment

qu'il avoit fait à la princesse, il les eût attaqués sur l'heure ; mais esclave de sa parole et des lois de la chevalerie, il mordoit son frein en silence. Pendant ce temps les deux cavaliers occupés de la recherche du jeune muletier le trouvèrent dans l'écurie, dormant paisiblement auprès d'un valet. Ils le saisirent aussitôt : En vérité, lui dirent-ils, vous voilà, seigneur don Louis, dans un équipage bien digne de votre illustre naissance, et l'appartement où vous reposez répond à la délicatesse avec laquelle on vous éleva ! Le jeune homme, à peine éveillé, fixa ses yeux à demi fermés sur ceux qui lui parloient ainsi, qu'il reconnut pour des domestiques de son pere. Il les regardoit sans répondre. Allons, continuerent-ils, préparez-vous, s'il vous plaît, à revenir avec nous, à moins que vous n'ayez résolu de faire mourir votre pere de la douleur de ne plus vous voir. Comment a-t-il su,

ne répondit pas, baissa les yeux; et quelques pleurs vinrent border ses paupieres. L'auditeur, ému de ses larmes, pria les quatre domestiques de le laisser; et, le prenant par la main, il l'emmena dans un coin de l'écurie pour lui demander avec amitié de lui confier ses chagrins.

Tandis qu'ils causoient, on entendit de grands cris à la porte de l'auberge. Deux hommes qui venoient d'y passer la nuit vouloient profiter du tumulte pour s'en aller sans payer : l'hôte les avoit arrêtés, et leur disoit de telles injures, que les deux fripons ne tarderent pas à lui répondre par des coups. L'hôtesse et sa fille, voyant que le pauvre aubergiste étoit le moins fort, vinrent, en courant et criant, prier don Quichotte de le secourir. Hélas! répondit notre héros, ce seroit de grand cœur, mesdames; mais j'ai promis, j'ai juré à madame la princesse de n'entreprendre aucune aventure avant de





l'avoir replacée sur le trône de ses aïeux. Allez dire au seigneur châtelain de continuer sa bataille, de s'y soutenir de son mieux, jusqu'à ce que j'aie obtenu de la princesse Micomicona la permission de combattre pour lui; alors vous pouvez être sûres qu'il sera promptement vainqueur. Eh! jour de dieu! s'écria Maritorne, il sera mort avant tout cela. Mort! reprit don Quichotte du même sang-froid; croyez que quand même il seroit mort, je saurois le tirer d'affaire, ou du moins le venger de maniere que vous n'auriez pas à le regretter. En disant ces mots, il alla se metre à genoux devant Dorothée; et, dans un discours noble et long, lui demanda de vouloir permettre qu'il secourût le seigneur du château, dont la vie étoit en péril. La princesse y consentit. Aussitôt, embrassant son écu, l'épée au poing, il s'élance vers la porte de l'hôtellerie, où l'aubergiste, battu depuis

long-temps, n'en fermoit pas moins le passage à ceux qui continuoient à le frapper. Don Quichotte, en arrivant, leve le bras, et s'arrête. Qu'avez-vous donc, lui dit l'hôtesse. — Je réfléchis, répond-il, qu'il m'est défendu de tirer l'épée contre ces gens-ci, parce qu'ils ne sont pas armés chevaliers. Appelez mon écuyer; c'est lui que l'affaire regarde. A ce discours, l'hôtesse, sa fille, et Maritorne, penserent se jeter sur notre héros; mais leurs reproches, leurs injures, n'émurent point don Quichotte, qui n'en demeura pas moins tranquille spectateur des coups dont l'aubergiste étoit accablé.

Don Louis, pendant ce temps, écoutoit, la tête baissée, les questions de l'auditeur sur son départ de chez son pere, sur son étrange déguisement. Monsieur, lui répondit-il en saisissant vivement sa main qu'il serroit avec tendresse, je ne veux rien vous cacher: votre bonté ne s'offensera point d'une

confiance qu'elle inspire. Apprenez tous mes secrets. J'ai vu votre aimable fille : je l'adore depuis cet instant ; je ne peux aimer qu'elle au monde ; je ne peux vivre si je n'obtiens sa main. C'est pour la suivre, c'est pour la voir toujours, que j'ai quitté la maison de mon pere, que j'ai pris ce déguisement. Elle l'ignore, monsieur; jamais elle ne m'a parlé : nous nous sommes regardés de loin, c'est la seule témérité que notre amour se soit permise; pardonnez-la-moi, je vous prie. Vous connoissez mes parents, ma naissance, ma fortune; si je ne vous parois pas indigne du nom chéri de votre fils, daignez m'honorer de ce nom : mon respect, ma reconnoissance, s'efforceront de le mériter; et si mon pere est votre ami, vous n'avez que ce seul moyen de lui conserver son unique enfant.

A ces mots le jeune Louis se jette aux pieds de l'auditeur, qui, surpris autant que touché de son aveu, de

son amour, se hâte de le relever, de l'embrasser avec tendresse, et le prie de lui laisser quelques instants de réflexion. Il revient cependant parler aux domestiques, les engage de nouveau à laisser libre leur jeune maître, et prend tout sur lui auprès de son pere. Don Louis, transporté de joie, baisoit les mains de l'auditeur, suivoit tous ses pas en tenant sa simarre, et déclaroit hautement qu'il ne le quitteroit plus.

La paix étoit rétablie, les discours de don Quichotte avoient fini par faire payer ceux qui frappoient l'aubergiste, le calme alloit régner dans le château; lorsque le diable, peu satisfait de voir tant de querelles appaisées, amena justement dans l'auberge le pauvre barbier à qui don Quichotte avoit pris jadis l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne. A peine entré dans l'écurie, ce barbier reconnut son bât, que notre écuyer arrangeoit. Ah! ah! cria-t-il,

don larron, je vous retrouve à la fin : et vous allez, pardieu ! me rendre mon bât et mon plat à barbe. Sancho, piqué de ses injures, le regarde de travers ; et voyant qu'il portoit la main sur son bât, il lui applique au milieu du visage un soufflet à poing fermé, qui l'envoie tomber quatre pas plus loin. Le barbier se releve en criant, et retourne au bât qu'il saisit. Sancho crie encore plus fort, et veut lui faire lâcher prise. Tout le monde accourt vers les combattans. Justice ! justice ! disoit le barbier ; ce voleur, non content de retenir mon bien, veut encore m'assassiner. Tu mens par ta gorge, répondoit Sancho, je ne suis point un voleur ; et mon seigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles de bonne guerre. Chacune de ces paroles étoit précédée et suivie de coups de poing bien assenés. Don Quichotte, témoin de tout, ne se possédoit pas de joie de voir son bon écuyer frapper si

souvent et si fort : dès ce moment il le regarda comme un homme de courage, et résolut dans son cœur d'en faire quelque jour un chevalier errant.

Messieurs, s'écrioit le barbier au milieu de la grêle de coups qui lui tomboit sur la tête, ce bât m'appartient, j'en prends à témoin tous les saints du paradis; il est à moi; je le reconnois: mon âne est là pour me démentir. Qu'on le lui essaie, messieurs; s'il ne lui va pas comme un bas de soie, je consens à passer pour un infâme : le même jour qu'on me l'a pris, on me vola de plus un bassin de cuivre tout neuf, qui m'avoit coûté un écu. Ici don Quichotte ne put s'empêcher de se mêler de la querelle : il sépare les combattants, saisit le bât qu'il met à terre en présence de tout le monde, demande la parole, et dit :

Je veux vous faire juges, messieurs, de l'étrange erreur où est ce pauvre

homme, en appelant un bassin à barbe le véritable armet de Mambrin, que je lui pris en combat singulier. Quant à ce prétendu bât, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon écuyer, après ma victoire, me demanda la permission de changer le harnois de son cheval contre celui du coursier du vaincu : je le permis. Expliquer ensuite comment ce harnois est devenu presque semblable à un bât, c'est ce que je ne peux faire qu'en vous rappelant que dans la chevalerie ces métamorphoses arrivent tous les jours. Au surplus, je veux vous montrer ce précieux armet de Mambrin. Va, mon fils Sancho, va me le chercher.

Monsieur, répondit Sancho à voix basse, vous employez là de mauvaises preuves ; j'ai peur que l'armet ne leur paroisse un plat à barbe, comme le harnois un bât. Fais ce que je dis, reprit don Quichotte ; il n'est pas possible à la fin que tout se fasse ici par

enchantement. Sancho s'en alla sans rien ajouter, et revint bientôt en portant l'armet.

CHAPITRE XLV.

Où l'on acheve de vérifier ce que c'étoient que l'armet de Mambrin, et le harnois devenu bât.

Eh bien! messieurs, s'écria don Quichotte en montrant à tous le bassin de cuivre, le voilà, vous le voyez; comprenez-vous que ce pauvre ignorant prenne cela pour un plat à barbe? Je vous jure sur ma foi, et par l'ordre de chevalerie, que c'est le même armet dont je le dépouillai. Que vous en semble? reprit le barbier, et que pensez-vous de ces deux gentilshommes qui vous demandent si cela est un bassin? Maître Nicolas, s'avançant alors avec un air grave: Monsieur le barbier, dit-il, cette affaire est de ma compétence; car j'ai l'honneur d'être votre confrere depuis vingt ans: vous pensez que je

connois un peu les instruments de notre profession : je n'en ai pas moins été soldat dans ma jeunesse, et je connois de même les armets. D'après cela, mon cher confrere, et d'après l'intérêt que naturellement doit m'inspirer la cause d'un barbier, j'espere que vous voudrez bien vous en rapporter à mon jugement. Or, comme il faut d'abord être vrai, je suis forcé de vous dire que ce que monsieur tient à sa main n'a nulle espece de ressemblance avec un bassin à barbe : j'ajoute, par le même esprit d'impartialité, qu'il me semble aussi qu'il y manque quelque chose pour que cela soit un armet. Sans doute, reprit don Quichotte, il y manque la visiere ; mais ce n'en est pas moins un armet. Oui, sûrement c'est un armet, dirent alors le curé, don Fernand, Cardenio, et les amis de don Fernand ; c'est un armet d'or, cela saute aux yeux. Ah ! Dieu me soit en aide ! cria le malheureux barbier ;

est-il croyable que tant de personnes, qui ont l'air d'honnêtes gens, prennent mon plat à barbe pour un casque ? Allons ! si c'est là un casque, mon bât sera sans doute un harnois. Il me paroît tel, reprit don Quichotte; mais je répete que je ne prononce point. Vous êtes pourtant, lui dit le curé, le juge le mieux instruit, le plus expert dans cette matière; et c'est à vous à décider. — Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur; mais permettez que je me récuse sur l'affaire du harnois, parce qu'il m'est arrivé dans cette maison tant de choses surnaturelles, que je n'oserois là-dessus donner un jugement certain. C'est à vous, que les enchantements n'atteignent pas, puisque vous n'êtes point armés chevaliers, à régler seuls cette grande affaire. Vous avez raison, répondit Fernand; et, pour plus grande liberté d'avis, je vais prendre en secret les opinions.

Alors don Fernand s'avance, écoutant à son oreille ce que lui vint dire chacun. Lorsqu'il eut fini sa ronde : Mon ami, dit-il au barbier, il n'y a pas une voix pour vous : tous les juges unanimement ont décidé qu'il étoit absurde d'appeler ce harnois un bât. Vous et votre âne, s'il est de votre avis, avez perdu le bon sens : c'est un harnois, et un superbe harnois de bataille. La cour l'adjuge à Sancho, et vous condamne aux dépens. Mais, messieurs, s'écria le barbier, je suis à jeun, je ne suis pas ivre, il n'est pas possible d'imaginer.... Allons, finissons, interrompt don Quichotte ; que chacun reprenne son bien, et que saint Pierre le lui conserve !

Jusqu'à ce moment, tous ceux qui connoissoient don Quichotte avoient trouvé la plaisanterie gaie, et s'en étoient divertis ; mais ceux qui n'étoient pas au fait, sur-tout les quatre domestiques de don Louis, et trois

archers de la sainte Hermandad qui venoient d'arriver à l'hôtellerie, écoutoient et regardoient avec une extrême surprise ce qui se passoit devant eux. Un de ces archers, brutal de son métier, s'avance au milieu des juges, et, d'un ton colere, Corbleu! dit-il, ce bât est un bât, et ce bassin un bassin : un ivrogne peut seul s'y tromper. Que dis-tu, scélérat infâme? lui répondit notre héros en lui portant un coup de lance, qu'heureusement l'archer évita. Ses camarades aussitôt crient à la sainte Hermandad. L'aubergiste, qui étoit de la confrérie, court chez lui prendre sa baguette, et revient se ranger près de ses confreres. Les domestiques de don Louis environnent leur jeune maître, de peur qu'il n'échappe dans le désordre. Le barbier, voyant qu'on prend son parti, se jette sur le bât pour s'en emparer; Sancho s'assied dessus et lui montre ses poings. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance sur les ar-

chers. Cardenio, Fernand, ses amis, se déclarent pour don Quichotte. Don Louis fait des efforts pour aller se mettre avec eux. L'auditeur et le curé s'efforçoient en vain de mettre le holà. La femme de l'hôte, sa fille, Maritorne, pleuroient, crioient, s'arrachoient les cheveux. Claire étoit presque évanouie; Dorothée et Lucinde la secouroient. Le barbier frappoit sur Sancho, qui lui ripostoit plus fort. Don Fernand tenoit un archer sous ses pieds. Don Louis, après avoir battu ses domestiques, avoit rejoint Cardenio, et ne ménageoit pas la sainte Hermandad. Don Quichotte, comme un lion, s'escrimoit à droite et à gauche. Ce n'étoit partout que fureur, menaces, coups de pieds, de poings, lutte, cris, attaque, défense; et les combattants acharnés étoient prêts à verser du sang.

Tout-à-coup notre chevalier, se rappelant que dans ses livres il avoit lu semblable aventure, s'écrie d'une

voix de tonnerre : Arrêtez, guerriers, arrêtez ; qu'on m'écoute, si l'on veut vivre. Tous demeurent attentifs à ces paroles. Vous voyez, poursuit notre chevalier, que la cruelle Discorde agite ici ses flambeaux, comme elle les agita dans le fameux camp d'Agrammant. Les querelles y sont les mêmes. Là on combat pour un casque, ici c'est pour un coursier. Pourquoi nous déchirer ainsi? n'avons-nous pas le sage Sobrin et le puissant Agrammant dont la prudence peut nous accorder? Approchez, monsieur le curé ; approchez, monsieur l'auditeur ; soyez Agrammant et Sobrin, et remettez la paix dans l'armée.

Les archers, battus jusqu'alors par Fernand, ses amis et Cardenio, n'espéroient guere prendre leur revanche. Le barbier, dont toute la barbe étoit demeurée dans les mains de Sancho, ne demandoit pas mieux qu'une treve. Les valets de don Louis n'osoient plus

rien dire. Le seul aubergiste insistoit pour que l'on châtiât ce fou, qui sans cesse mettoit le trouble dans sa maison. Mais il fallut céder aux plus forts. Le bât demeura harnois, le bassin armet, l'auberge château. L'auditeur engagea les domestiques de don Louis à retourner dire à leur maître que don Fernand, qui se fit connoître, s'étoit chargé du jeune homme, et l'emmenoit en Andalousie. Le curé remit en secret quelque argent au barbier dépouillé. Les libéralités de Fernand rendirent à l'aubergiste sa bonne humeur. Tout le monde parut à-peu-près satisfait. Ce fut ainsi que l'autorité d'Agramant et la sagesse de Sobrin vinrent à bout de cette hydre de divisions et de combats.



CHAPITRE XLVI.

Enchantement de notre héros.

DON Quichotte, se voyant libre et débarrassé de toute querelle, ne tarda pas à se reprocher cette oisiveté coupable. Il alla se mettre à genoux devant Dorothée : Illustre infante, dit-il, vous n'ignorez pas que, sur-tout à la guerre, la diligence est la mere du succès. Pourquoi nous arrêter si long-temps dans ce château ? Votre ennemi le géant profite peut-être des heures qui volent, pour s'établir dans quelque forteresse inexpugnable, pour nous préparer une résistance que mon bras même aura peine à vaincre. Hâtons-nous, madame, de le prévenir : partons, partons dès ce moment ; et ne retardons plus la victoire qui m'appelle et qui me sourit. Seigneur, répondit

l'infante après l'avoir fait relever, l'impatience que vous me témoignez est digne de votre grand cœur : elle présage vos triomphes, elle augmente ma reconnoissance. Commandez ; j'ai remis mon sort à votre valeur, et ma personne à votre sagesse. — Celà étant, mon ami Sancho, cours vîte seller Rossinante et le palefroi de la reine. Nous allons nous mettre en chemin.

Sancho, présent à ce discours, ne se pressoit pas d'obéir ; il répond en branlant la tête : Monsieur, monsieur, dans le village on ne sait pas tout ce qui se passe ; soit dit sans offenser les coëffes. Eh ! que se passe-t-il dans le village, reprit vivement don Quichotte, qui puisse atteindre jusqu'à moi ? — Oh ! si votre seigneurie se fâche, je n'en suis plus, et je me tais. — Allons ! dis ce que tu voudras. Tu trembles, je le vois bien, des périls que nous allons courir, et tu esperes m'épouvanter ? — Non, monsieur ; il ne s'agit

point de périls ; il s'agit que cette belle dame, qui se dit reine de Micomicon, ne l'est pas plus que défunt ma mere, parce que, si elle l'étoit, elle n'iroit pas dans les coins, lorsqu'elle croit qu'on ne la voit pas, donner de petits baisers à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici. Dorothée, à ces paroles, devint vermeille comme la rose. Il étoit vrai que Fernand avoit à la dérobée obtenu peut-être quelques baisers de celle qui le regardoit comme son époux. Sancho l'avoit vu : depuis ce moment il n'aimoit plus tant Dorothée, et trouvoit ces familiarités indignes d'une grande reine. Monsieur, ajouta-t-il d'un ton sévere, je me crois obligé de vous avertir de ces petites libertés que se donne madame la reine, par la raison qu'après avoir bien couru pour elle, après nous être fait assommer pour son service, il ne sera point agréable de voir un autre, que je connois, venir recueillir le fruit de notre travail. Je

pense donc qu'il n'est point pressé d'aller seller Rossinante et le palefroi de madame ; que nous ferons tout aussi bien de rester ici à nous divertir, en laissant chacun filer sa quenouille, et buvant et mangeant de notre mieux.

Où sont les crayons, où sont les paroles qui pourroient peindre ou exprimer l'épouvantable colere dont fut transporté don Quichotte? Immobile, pâle de fureur, les sourcils froncés, les joues enflées, lançant des flammes par les yeux, il frappe fortement du pied, considere, toise Sancho dans un effrayant silence, et tout-à-coup s'écrie : Va-t'en, sors de ma présence, monstre souillé de tous les vices, cloaque impur de mensonge, de malice, de calomnie, de noirceur, d'audace coupable contre les personnes royales : sors ; n'attends pas ton châtiment. Le pauvre Sancho courut se cacher. Dorothée, qui s'étoit remise, voulut appaiser don Quichotte : Seigneur, dit-

elle, pardonnez à votre bon écuyer; il a peut-être moins de tort que vous ne pensez; sa simplicité, sa candeur, sont de sûrs garants qu'il est incapable d'imaginer des calomnies aussi graves: sans doute il les croit le premier. Daignez réfléchir que dans ce château rien n'arrive que par enchantement: quelque prestige aura fasciné les yeux de l'honnête Sancho, qui n'a pas perdu mon amitié quoique j'aie perdu de son estime. Par le Tout-puissant! répondit don Quichotte, votre grandeur l'a deviné; cette maison est pleine de lutins: quelque détestable vision aura fait dire à ce malheureux ce que nous devons oublier à jamais. Il n'est pas méchant, je vous en réponds, et la calomnie lui est inconnue. Pardonnez-lui donc, ajouta Fernand, et daignez le faire rentrer au giron de vos bonnes graces. Don Quichotte assura qu'il n'étoit plus fâché. Le curé ramena Sancho, qui demanda pardon à genoux, baisa la

main de son maître, et convint que dans ce château rien n'étoit vrai, rien n'étoit certain, excepté pourtant lorsqu'on bernoit les écuyers.

Deux jours s'étoient écoulés : toute l'illustre compagnie s'occupoit de quitter l'auberge et d'éviter à Dorothée la peine de reconduire don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise : cette cage devoit être placée sur une longue charrette à bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguiserent en lutins, allerent saisir don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attacherent les pieds et les mains, et l'enfermerent dans la cage. Notre héros éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvoit se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes, et se crut pour cette fois véritablement

enchanté. Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avec des clous, enleverent le captif, et marcherent vers la charrette. Comme ils passoient dans la cour, maître Nicolas, déguisant et renforçant de son mieux sa voix, se mit à crier : O vaillant chevalier de la triste figure, que ton grand cœur se console de te voir ainsi prisonnier : tu ne pouvois autrement finir la terrible aventure dans laquelle tu t'es engagé. Cette aventure ne s'achevera que lorsque le furieux lion de la Manche et la blanche tourterelle du Toboso courberont leurs têtes superbes sous le joug du doux hyménée, et donneront à l'univers une race de lionceaux aussi redoutés que leur pere : ces grands évènements arriveront avant que l'amant immortel de la fugitive Daphné parcoure deux fois douze fois les brillants signes du zodiaque. Et toi, ô le plus fidele, le plus noble des écuyers, console-toi de voir enlever la

fleur de la chevalerie : tu ne tarderas pas, selon les promesses de ton maître, à monter au faîte de la grandeur. Crois-en la parole de Mentiriane : suis ce héros enchanté; marche en paix. Je retourne au ciel.

A ces dernieres paroles la voix s'affoiblit par degrés et cessa de se faire entendre. Don Quichotte, consolé par ces agréables promesses, répondit avec un soupir : Qui que tu sois, savant enchanteur, qui daignes t'intéresser à mon sort, ne me laisse pas trop longtemps languir dans cette prison; je souffrirai tout sans me plaindre, pourvu que tant de douleurs soient le chemin de la gloire. Quant à mon bon écuyer, qui, j'en suis sûr, ne m'abandonnera point, si le destin m'ôte le pouvoir de le récompenser selon ses mérites, ma reconnoissance et mon testament tâcheront de l'en dédommager.

Sancho, qui écoutait et voyoit tout, en se méfiant cependant que ce ne fût

un tour qu'en jouoit à son maître, le remercia tendrement. Aussitôt les fantômes emportent la cage, et vont la placer sur la charrette.

CHAPITRE XLVII.

Suite de l'enchantement de notre héros.

TANDIS qu'on se préparoit à partir, don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse : Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie ; mais je ne me rappelle point que jamais aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enleve, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu ! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siecle les

enchantements ne sont plus comme ils étoient autrefois : les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho? Monsieur, répondit l'écuyer, je ne saurois trop que vous dire sur les magiciens modernes, parce que je n'ai pas tant lu que vous; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. — Catholiques, mon enfant! comment voudrois-tu qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici ; mais cette forme n'existe point ; ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avise-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air. — Oh! que nenni! je les ai touchés par derriere, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur : vous savez bien que les démons sentent le soufre; eh bien! celui qui est là sent l'ambre et la fleur d'orange.

Sancho montroit don Fernand. Prends-y garde, répondit don Quichotte; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper.

Don Fernand et Cardenio, qui entendoient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâterent leur départ. Dès que Rossinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon, d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, moyennant une récompense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille, et Maritorne, vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublieroit leur bonne réception, leur demanda de prier Dieu que sa captivité ne fût pas longue. Pendant ce temps, maître Nicolas et

le curé disoient adieu à don Fernand, à Cardenio, à l'auditeur, au capitaine, qui les embrasserent avec tendresse. Toutes les dames, sur-tout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendroit don Quichotte. On s'engagea de même à leur faire part des mariages de Lucinde, de Dorothée, de Zoraïde, et des suites qu'auroit l'aventure de l'aimable don Louis. On s'embrassa de nouveau; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques pour n'être pas connus de don Quichotte, monterent enfin sur leurs mules.

L'ordre de la marche fut ainsi réglé: le conducteur des bœufs alloit en avant; ensuite venoit la charrette, aux deux côtés de laquelle étoient les archers, l'escopette à la main. Derriere elle, Sancho Pança, monté sur son âne, tiroit après lui Rossinante, et derriere Sancho, maître Nicolas et le curé mas-

qués régloient doucement le pas de leurs mules sur les pas tardifs des bœufs. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardoit un profond silence, se tenoit roide, grave, droit, immobile, comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallòn, où le barbier assuroit que l'on trouveroit du frais et de l'herbe. On étoit près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien montés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans ; et, ne pouvant comprendre ce que c'étoit, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avoit entendu, avance aussitôt son visage contre les barreaux, et se presse de lui répondre : Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez

comme moi que l'envie attaque souvent les héros, sur-tout ceux qui, en dépit des magiciens de la Perse, des brames de l'Inde, des gymnosophistes d'Éthiopie, marchent dans le sentier étroit de la gloire, et vont écrire leur nom au temple de l'immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent.

Le chanoine écoutoit sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit : Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de chevalier de la triste figure : ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs; et, comme il vous l'a dit lui-même, il est enchanté, monsieur.

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on avoit enfermé, et à celui qu'on avoit laissé libre, le chanoine promenoit ses yeux

sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'étoit point de bonne humeur, reprit alors d'un air renfrogné : Oui, enchanté ! tout comme ma mere. Ce n'est pas à moi qu'il faut en cônter. Je vois ici bien des gens qui, parce qu'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connois point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'envie le mérite ne peut dormir. Le diable puisse-t-il emporter tous ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante, et de me faire comte ou duc ! Cela m'étoit assuré ; mais la roue de fortune tourne encore plus vîte que celle d'un moulin. Aujourd'hui vous êtes prince, demain vous n'êtes que Sancho. A la bonne heure ! je veux ce qu'on veut, et je n'en suis fâché que pour ma pauvre femme, qui s'attendoit à me revoir vice-roi, et qui va me trouver sur mon âne. C'est égal.

Il est des gens qui, malgré leur petite tonsure sur la tête, pourroient payer dans l'autre monde le bien qu'ils ôtent dans celui-ci. Ah! ah! Sancho, reprit le barbier, on n'auroit pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La fumée des grandeurs semble vous avoir enivré la tête. Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connoissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui, pour faire les entendus. Patience! tout paysan que je suis, je pourrai bien quelque jour faire la barbe à ces barbiers-là.

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'étoit que don Quichotte, lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avoit eu la tête tournée par les livres de che-

valerie, tout ce qu'il avoit fait depuis cette époque, et les moyens qu'ils étoient forcés de prendre pour le ramener dans sa maison. Monsieur, répondit le chanoine, quelque étrange que soit ce genre de folie, je suis étonné que les romans dont vous parlez ne l'aient pas produit plus souvent. Je les crois fort dangereux pour les imaginations vives. Heureusement l'ennui dont ils sont affoiblit un peu ce danger : jamais je n'ai pu en finir un seul. Ils se ressemblent presque tous ; ce sont toujours des aventures invraisemblables, incohérentes, sans suite, sans liaison, qui n'ont pas même l'espece de mérite qu'on est en droit d'exiger d'un ouvrage dont l'unique but est de nous divertir. Quel plaisir, quel intérêt peut faire naître l'histoire d'un jeune homme de seize ans, qui d'un coup d'épée coupe en deux un géant, qui renverse lui seul des millions d'ennemis, qui s'en va voguant sur la mer

dans une tour, aborde aujourd'hui dans la Lombardie, demain dans les états du Prêtre-Jean des Indes; ou dans d'autres contrées inconnues à Ptolomée ou à Marc Paul? On a beau me dire que, dans des fables données pour fables, l'imagination est maîtresse de s'égarer à son gré : cela n'est pas vrai; car cette imagination veut me plaire; et, pour me plaire, elle a besoin de me présenter des récits qui ressemblent à la vérité; il faut qu'elle s'apprivoise, qu'elle se marie pour ainsi dire avec ma raison; qu'elle l'étonne quelquefois, mais que jamais elle ne la rebute; et qu'elle lui offre des actions admirables, difficiles, mais non impossibles à croire.

Il étoit aisé, ce me semble, de profiter du vaste champ que ce genre donne à l'esprit pour placer dans ces romans des tableaux aimables et souvent utiles. Pourquoi, au lieu de tant de combats qui fatiguent sans intéresser, au lieu

de ces amours froids qui choquent les mœurs et le goût, ne pas nous tracer les modeles des vertus et de l'héroïsme? J'aimerois à trouver dans ces livres un capitaine parfait en tout point, sage, valeureux, éloquent, prudent, hardi tour-à-tour, heureux aujourd'hui, malheureux demain, et toujours le même dans les divers succès. J'aimerois à voir un bon roi, uniquement occupé de la félicité de ses sujets, juste, clément, honoré, et trouvant dans l'amour de son peuple les jouissances d'un pere au milieu de ses enfants : je ne me plaindrois point que ces récits un peu graves fussent entremêlés des passions de quelque jeune princesse, de quelque héros aimable, pourvu que ce qu'en diroit l'auteur, en attendrissant les ames sensibles, n'offensât jamais les oreilles chastes. Alors j'estimerois vraiment les romans de chevalerie ; je leur assignerois une place après l'épopée, la tragédie, la

comédie. On peut être épique en prose; et je ne serois point l'ennemi d'un genre qui, tenant presque également à la poésie et l'éloquence, nous procureroit un plaisir nouveau.

CHAPITRE XLVIII.

Suite de la conversation du chanoine et du curé.

Hélas! monsieur, répondit le curé, nos romans sont bien éloignés de ressembler à ce que vous dites ; mais n'est-ce pas un peu la faute du public, qui les applaudit comme ils sont ? Vous parliez tout-à-l'heure de la comédie : n'est-ce pas ce même public qui a tout-à-fait perdu notre théâtre espagnol ; théâtre qui auroit pu nous élever au-dessus des autres nations ? Rappelez-vous trois de nos pieces, l'*Isabelle*, la *Philis*, l'*Alexandra* ; elles sont dans les regles de l'art ; elles nous annonçoient l'aurore de la saine littérature et du bon goût des anciens. Comparez-les à celles d'à-présent, où le vulgaire

court avec tant de plaisir. Dans celles-ci point d'unité, point de suite, point de regles : nos auteurs ne se souviennent plus que la comédie doit être un miroir de la vie humaine, doit nous représenter les hommes tels qu'ils sont, nous peindre les mœurs, les usages, les ridicules, les vices, et corriger en amusant. Ils ne songent qu'à compliquer des intrigues entortillées, à presser, entasser sans choix évènements sur évènements, et souvent à nous présenter des situations peu décentes. Ils ne se font aucun scrupule de placer la premiere journée en Europe, la seconde en Asie, la troisieme en Afrique; et, si la piece avoit quatre journées, l'Amérique ne leur échapperoit pas. Ces messieurs se permettent fort bien, dans une action arrivée sous le regne de Charlemagne, d'amener sur le théâtre l'empereur Héraclius, et de lui faire prendre Jérusalem. Le parterre applaudit à la prise. Trois ou quatre pauvres

spectateurs, amis de Godefroi de Bouillon, réclament en sa faveur; on ne les écoute point, et la piece va aux nues. Les étrangers la lisent ensuite, et regardent les Espagnols comme des ignorants et des barbares. Tout le mal vient de ce que nos auteurs ont fini par regarder leur travail comme une affaire de commerce. La comédie qui leur rapporte le plus d'argent est la meilleure pour eux. Quelques-uns d'entre eux connoissent fort bien toutes les regles qu'ils violent; ils seroient en état de bien faire, la nature leur en avoit donné le talent: mais ils préferent des succès aisés à une gloire durable, et sacrifient les suffrages de l'éternelle postérité aux applaudissements d'un jour. Je ne puis sur-tout le pardonner à un des plus beaux génies de notre Espagne, dont le nom justement célebre est honoré de l'Europe entiere, et qui, par une foiblesse coupable pour un public in-

digne de lui, néglige souvent d'être parfait. (1)

Je conclus donc, monsieur le chanoine, qu'il faudroit d'abord ramener peu-à-peu notre nation au bon goût, en bannissant du théâtre, en empêchant l'impression de toute comédie et de tout roman où l'histoire, la vérité, le bon sens, seroient blessés, en répandant le plus possible les ouvrages des anciens, et présentant sans cesse aux jeunes gens ces modeles admirables de génie et d'éloquence.

Les deux ecclésiastiques, tous deux également épris de l'amour des lettres, alloient continuer à discuter,

(1) Cervantes a voulu parler de Lope de Véga, son contemporain. Cette critique, juste et polie, lui attira les plus violentes injures des adulateurs de Lope, et trouve encore aujourd'hui des contradicteurs en Espagne parmi ses auteurs les plus estimables.

lorsque le barbier les fit appercevoir qu'ils étoient arrivés au petit vallon où il étoit d'avis qu'on se reposât. Le chanoine voulut s'y arrêter : il leur offrit de bonne amitié les provisions qu'il portoit avec lui ; et ses domestiques, par son ordre, mirent le couvert sur l'herbe.

Sancho, voyant le curé et le barbier loin de la charrette, n'avoit pas manqué de profiter de leur absence pour s'entretenir avec son maître. Monsieur, lui avoit-il dit à demi-voix, pour l'acquit de ma conscience je dois vous instruire d'un fait qui vous expliquera peut-être de grandes choses ; c'est que ces deux fantômes que vous voyez avec des masques sont le curé de notre paroisse et maître Nicolas le barbier. Cela doit vous faire comprendre qu'il y a du micmac dans votre enchantement ; et, si vous me permettez de vous faire une petite question, j'espere vous prouver clair

comme le jour que nous sommes tous deux les dupes de la malice des envieux. Parle, mon fils, répondit don Quichotte; parle avec toute liberté; méfie-toi cependant de ce qui paroît à tes yeux. Il est très possible et très vraisemblable que les enchanteurs aient pris la figure de maître Nicolas et de notre curé, afin de mieux nous tromper : ces métamorphoses ne leur coûtent guere; et tu sais bien que ce que l'on voit est toujours ce qu'il faut le moins croire. — Oh! monsieur, je ne suis qu'un sot, ou il y a quelque anguille sous roche : ma petite question va le démontrer; mais je n'ose pas vous la faire. — Ose tout dire, mon fils; je te répondrai avec franchise. — Monsieur, depuis votre prétendu enchantement, je voudrois savoir si vous avez senti le desir de sortir de votre cage. — Sans doute je desire fort d'en sortir. Je ne t'entends pas, Sancho. — Je le vois bien; écoutez-moi. Les chevaliers

les plus errants possible, lorsqu'ils ont bu de l'eau limpide des ruisseaux, sont quelquefois obligés d'aller passer un petit moment tout seuls, debout contre un arbre; je vous demande.....

— Oh! je t'entends, et je t'avoue, mon ami, qu'à l'instant même où je parle je desirerois vivement d'avoir cette liberté.

— Justement, voilà le nœud! Ne m'avez-vous pas dit cent fois que les enchantés ne mangeoient, ni ne buvoient, ni ne dormoient, ni ne faisoient rien de ce que font les autres hommes? or ce que vous venez de m'avouer prouve, comme un et un font deux, que vous n'êtes point enchanté.

Comme l'écuyer parloit ainsi, la charrette arriva dans le vallon, où le curé, le chanoine et le barbier s'étoient déjà mis à table. Les bœufs furent dételés. Le bon Sancho vint prier le curé de vouloir bien faire sortir son maître de la cage, parce qu'il étoit absolument nécessaire qu'il prît un moment

le grand air. Le curé ne s'y refusa point; mais il exigea que notre héros donnât sa parole de chevalier qu'il ne chercheroit point à s'échapper. Je la donne, cria don Quichotte, et je suis surpris que vous la demandiez, messieurs les magiciens, puisque vous pouvez d'un seul mot attacher mes pieds à la terre.

Aussitôt il fut délivré : on lui délia les mains. La premiere chose que fit don Quichotte fut d'élever ses grands bras en alongeant son maigre corps. De là, courant à Rossinante : Fleur des coursiers, lui dit-il en le frappant doucement sur la croupe, j'espere de la bonté du ciel qu'avant peu nous nous reverrons continuant ensemble notre noble exercice. Après ces mots prononcés d'une voix altiere, il s'éloigne de quelques pas, et revient bientôt se mettre à dîner avec toute la compagnie.

CHAPITRE XLIX.

Savante conversation entre don Quichotte et le chanoine.

Notre héros, paisible et de sang-froid, parla pendant le repas sur divers sujets agréables avec autant de sens que d'esprit. Le chanoine, en l'écoutant, ne pouvoit se lasser de le regarder : il ne comprenoit point que cet homme qui annonçoit tant de lumieres, de jugement, d'éloquence, fût ce même fou qu'on étoit obligé d'enfermer dans une cage pour le ramener chez lui. Seigneur gentilhomme, dit-il, daignez me permettre, en faveur de l'estime et de l'intérêt que vous m'inspirez, de vous parler avec franchise. Comment se peut-il qu'avec tous les dons que vous avez reçus de la nature, les connoissances que l'étude vous a

fait acquérir, et cet excellent esprit qui éclate dans vos discours, vous vous laissiez égarer par les chimeres que vous avez lues, au point de vous croire enchanté? Vous savez aussi bien que moi que les histoires des Amadis, des Esplandian, de leurs compagnons, sont des recueils de mensonges donnés pour tels par leurs auteurs mêmes. Je conçois et ne blâme point que les récits de hauts faits d'armes exaltent votre tête vive, réveillent votre valeur, vous donnent cet enthousiasme, seul capable des grandes choses : mais pourquoi ne cherchez-vous pas dans l'histoire ces exemples, ces beaux modeles dont votre ame ardente a besoin? vous y trouveriez des héros dignes de votre admiration. Ne pensez-vous pas qu'un César, un Annibal, un Alexandre, un Cid, un Gonzalve de Cordoue, ne valent pas un peu mieux que les chimériques chevaliers errants? Allons! seigneur don Quichotte, revenez enfin à

vous-même, faites usage de votre raison, et reprenez dans l'estime des hommes la place que vous devez y occuper. Je ne vous demande pour cela que de changer de lecture; et je vous réponds qu'avant peu vous serez le gentilhomme de la Manche le plus instruit, le plus aimable, le plus respecté pour ses mœurs, sa bravoure et sa vertu.

Don Quichotte écoutoit le chanoine avec une grande attention. Lorsqu'il eut fini : Seigneur, répondit notre héros, il me semble que le but de votre discours seroit de jeter quelque doute sur l'existence des chevaliers errants, ainsi que sur la vérité, l'utilité des livres de chevalerie, que vous paroissez regarder comme frivoles, dangereux, capables de troubler l'esprit, la raison de certains lecteurs, et de les mener jusqu'au délire de s'imaginer qu'ils sont enchantés. Oui, seigneur, reprit le chanoine charmé de voir don Quichotte résumer ce qu'il avoit dit,

avec tant de calme et de suite. D'après cette opinion, reprit le chevalier, j'ai de justes motifs de conclure que ce n'est pas moi, mais vous qui êtes véritablement enchanté. Sans cela, monsieur, comment concevoir qu'un homme aussi instruit que vous le paroissez osât révoquer en doute ce que l'univers entier s'accorde à nous raconter d'un Amadis, d'un Fier-à-bras, d'un Charlemagne, d'un Juan de Merlo, d'un Bélianis, d'un Fernand de Guerara, et d'une foule d'autres héros dont les actions sont rapportées avec les plus petits détails ? Les amours de Tristan et de la reine Yseult, de Genevieve et de Lancelot, dont la bonne vieille dame Quintagnone étoit la médiatrice, sont si connus, si avérés, que ma grand' mere me disoit en voyant passer une vieille femme coëffée d'une maniere antique, Mon petit-fils, regarde bien, voilà la dame Quintagnone. Ma grand' mere l'avoit donc connue, ou du moins

avoit vu son portrait. Si votre incrédulité ne se rend point à de telles preuves, niez donc aussi qu'il y eut un Hector, un Achille, une guerre de Troie, un Artus roi d'Angleterre, un Pierre de Provence, une Maguelone. Cependant, lorsque vous irez au grand arsenal de Madrid, vous y verrez la cheville avec laquelle Pierre de Provence faisoit mouvoir son cheval de bois. Cette cheville, un peu plus grosse qu'un fort timon de charrette, est auprès de la selle de Babiéça, ce fameux coursier du Cid : ce qui prouve, ce me semble, d'une maniere incontestable, que le Cid et Pierre de Provence ont existé véritablement.

Je vous prouverois de même, par des monuments authentiques, que Roland, Renaud son cousin, Gonsalve de Cordoue, Tristan de Léonois, Pélage, les pairs de France, ne sont point du tout des êtres imaginaires ; que leurs histoires sont certaines ; et

que pour les révoquer en doute il faut renoncer à toute logique, comme il faut renoncer au bon goût pour ne pas se plaire à cette lecture. Quoi de plus agréable, de plus amusant, que les aventures qu'on y trouve! Ne seriez-vous pas charmé, monsieur, si, au moment que nous parlons, nous voyions paroître devant nous un immense lac rempli de couleuvres, de serpents, de toutes sortes de bêtes horribles, et que du milieu de ce lac une triste voix nous criât : Chevalier, dont la valeur ne redoute aucun péril, précipite-toi dans ces noires eaux, si tu veux jouir des grandes merveilles que renferment les châteaux des sept fées? Aussitôt je me recommande à ma dame, je m'élance au milieu du lac : j'arrive dans un lieu charmant, dans une campagne riante, où, sous des berceaux de verdure, je vois couler à mes pieds des ruisseaux d'un pur crystal : j'entends chanter sur ma tête mille et mille

oiseaux divers : je m'avance au milieu des fleurs et des arbrisseaux odorants, à travers les fontaines de jaspe, les pavillons de marbre, les grottes de coquillages, et mille autres monuments des arts, où, en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses, l'on est enfin parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature. J'arrive, en admirant, jusqu'à un superbe château dont les murailles sont d'or, les créneaux de diamant, les portes de saphirs : vous jugez que je m'arrête pour considérer ce château ; mais voici douze demoiselles qui viennent m'environner et m'introduire dans le palais. Là, ces demoiselles me déshabillent, me mettent nu comme la main, jettent sur moi des essences, me couvrent ensuite d'un voile de lin parfumé, d'un manteau brodé de rubis, et me conduisent dans une autre salle où l'on me sert un repas exquis. J'entends, pendant ce repas, une mu-

sique délicieuse, sans pouvoir deviner d'où elle vient. La table disparoit : je vois arriver une dame beaucoup plus belle que toutes celles que j'ai vues, qui vient me raconter comment elle est enchantée dans ce beau château, et me révéler des secrets qu'il ne m'est pas permis de vous dire. Aussi je m'arrête là ; et je me borne à vous confier que la fin de cette aventure me rend maître d'un grand empire, et me fournit les moyens d'exercer ma libéralité naturelle en donnant un petit état à mon fidele écuyer.

Oui, messieurs, s'écria Sancho d'un air fier, c'est par-là que nous finirons, en dépit de tous les envieux ; et une fois roi ou duc, je vis de mes rentes, j'afferme mes terres, et je ne fais plus que ce qui me plaît ; et, ne faisant plus que ce qui me plaît, je vis à ma fantaisie ; et, vivant à ma fantaisie, je suis content ; et, étant content, je n'ai plus rien à souhaiter ; et, n'ayant plus

rien à souhaiter, tout est dit : jusqu'au revoir! comme se disent les aveugles. Voilà ma façon de penser.

Sancho boit un grand verre de vin en achevant ces paroles, et lance des regards terribles sur maître Nicolas et sur le curé. Mais tout-à-coup le son lugubre d'une trompette attire l'attention de don Quichotte, qui se lève précipitamment pour voir d'où peut venir ce triste bruit.

CHAPITRE L.

Grande et fâcheuse aventure.

DEPUIS long-temps la terre altérée demandoit au ciel de la pluie : les habitants de la campagne faisoient des neuvaines et des processions pour obtenir la fin de la sécheresse. Une paroisse voisine revenoit dans ce moment d'un hermitage où son curé l'avoit conduite ; la plupart des villageois étoient vêtus en pénitents blancs, et portoient sur un brancard la figure d'une vierge couverte d'habits de deuil. Don Quichotte, en voyant ces pénitents, cette vierge, cette grande troupe, s'imagina sur-le-champ que c'étoient des malandrins qui enlevoient une jeune princesse, dont la délivrance lui étoit réservée. Aussitôt, et sans qu'on puisse l'arrêter, il court à Rossinante, prend

son bouclier, son épée, monte sur son bon cheval, et se rapprochant de la compagnie : C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, que vous serez forcés d'avouer combien les chevaliers servants sont utiles dans le monde. Vous la voyez, cette infortunée, que des méchants entraînent captive ! que deviendroit-elle, je vous le demande, si son bonheur ne m'eût conduit ici ? A ces mots, il pique des deux, prend le galop, court aux pénitents.

Le curé, le chanoine, maître Nicolas, Sancho lui-même, eurent beau crier : Arrêtez, seigneur don Quichotte, vous attaquez une procession, vous allez contre la foi catholique ; prenez-y garde, monsieur, c'est la sainte Vierge ! c'est Notre-Dame ! ne badinez pas, seigneur don Quichotte. Notre héros n'écoutoit rien. Il arrive près de l'image, et d'une voix de tonnerre : O vous, dit-il, qui, sans doute pour de coupables motifs, cachez vos figures

sous ces linges blancs, arrêtez, et prêtez l'oreille. Les quatre pénitents qui portoient l'image s'arrêterent tout étonnés. Un des ecclésiastiques qui chantoient les litanies s'interrompit pour répondre au chevalier : Mon frere, nous sommes las, et la chaleur nous accable ; dépêchez-vous de parler, si vous avez quelque chose à nous dire, mais tâchez de finir en deux mots. Un seul suffira, reprit don Quichotte ; rendez tout-à-l'heure la liberté à cette jeune et belle princesse, dont les larmes, les tristes habits, prouvent assez que vous osez lui faire une indigne violence. Sachez que je suis au monde pour empêcher, pour punir ces crimes ; et je ne souffrirai point que vous avanciez un seul pas avant de voir libre cette prisonniere.

Un éclat de rire général fut la seule réponse qu'on fit à don Quichotte. Plus irrité par ces ris, il s'avance l'épée à la main. Un de ceux qui portoient le

brancard, laissant la charge à ses trois compagnons, vint, armé de sa grande fourche, se placer devant le héros. Don Quichotte coupe en deux la fourche. Le paysan, avec le morceau resté dans ses mains, frappe le chevalier sur l'épaule; et le coup fut si bien appliqué, que notre héros tomba de cheval. Le vainqueur alloit redoubler, quand Sancho arrive hors d'haleine, lui crie d'épargner son maître, en ajoutant que c'étoit un pauvre chevalier enchanté, qui de sa vie n'avoit fait mal à personne. Le paysan s'apperçut que don Quichotte ne remuoit plus; et, croyant l'avoir tué, se met à fuir de toutes ses forces. Le curé, le chanoine, les archers, accouroient. La procession ne douta point qu'on n'en voulût à son image; et les prêtres, les pénitents, s'arment de leurs disciplines, de leurs bâtons, de leurs chandeliers, pour repousser l'assaut qu'ils attendent. Heureusement le curé de don Quichotte

connoissoit le curé des pénitents. Ils se parlerent, s'expliquerent, et les deux armées en présence firent la paix avant le combat. . . . .

Pendant ce temps le triste Sancho embrassoit le corps de son maître étendu par terre sans mouvement. O fleur de la chevalerie ! s'écrioit l'écuyer en pleurs ; ô le plus vaillant des héros, tué par un coup de fourche ! honneur de ton pays, gloire de la Manche, et du monde entier, qui n'aura plus personne pour secourir les foibles ! ô mon maître, mon bon maître, dont la générosité m'avoit promis de payer mes services avec une isle voisine de la mer ! Je te regretterai toute ma vie, toi que j'ai toujours vu l'ennemi des méchants, le protecteur des bons, fier avec les humbles, humble avec les fiers ; en un mot chevalier errant !

Cette derniere parole fit revenir don Quichotte ; il rouvrit les yeux, et d'une voix foible : O ma chere Dul-

cinée, dit-il, celui qui languit loin de vous doit s'attendre à tous les malheurs. Aide-moi, Sancho, aide-moi à me remettre sur le char enchanté; la douleur que je sens à l'épaule ne me permettroit pas de remonter sur le vigoureux Rossinante. Oui, oui, monsieur, reprit Sancho, retournons à notre village; nous laisserons passer cette mauvaise veine, et puis nous recommencerons plus heureusement. Le chanoine et le curé vinrent aider à Sancho, prirent congé de la procession, et firent rapporter don Quichotte dans la charrette.

On attela promptement les bœufs; on paya les archers, qui s'en retournerent; le chanoine poursuivit sa route, après avoir fait promettre au curé de lui écrire des nouvelles de la guérison de don Quichotte. Celui-ci, couché sur du foin, demeura seul avec Sancho, le curé, maître Nicolas, et le patient Rossinante, qui, témoin indifférent de

tout ce qui se passoit, ne perdit jamais un instant son inaltérable tranquillité. Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de don Quichotte. C'étoit un dimanche : tous les paysans rassemblés sur la grande place environnerent la charrette, reconnurent avec surprise leur compatriote, et l'accompagnerent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avoient déjà couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la niece se hâterent de sortir; et voyant don Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçants. La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle apperçut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si l'âne étoit en bonne santé. Oui, oui, répondit l'écuyer, l'âne se porte mieux que son maître. Dieu soit loué! reprit Thérese; à présent dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. Me rapportes-tu une

belle robe, de jolis souliers pour nos enfants ? Voyons, voyons tout cela. —Patience, patience, ma femme! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte. — Ah! mon pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai regretté souvent depuis un siecle que tu m'as quittée!—C'est bon, Thérese, c'est bon; je t'ai regrettée aussi: mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque isle! — Gouverneuse! mon ami, je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon.—Diable! si c'est bon! je le crois; à la vérité c'est cher: avant d'être là, il faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chere amie, c'est une très agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures.

Pendant cette conversation, la gouvernante et la niece avoient porté don Quichotte dans sa chambre, où elles l'avoient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, sur-tout de veiller avec attention à ce qu'il ne s'en allât plus. Les pauvres filles promirent qu'elles sauroient bien l'en empêcher; mais cette promesse fut vaine; don Quichotte, à peine guéri, leur échappa de nouveau. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que l'auteur de cette histoire, malgré les peines, les soins, qu'il s'est donnés pour être instruit de cette troisieme sortie, n'a jamais pu venir à bout de s'en procurer les détails. On sait seulement dans la Manche, par une tradition populaire, que don Quichotte fut à Sarragosse, où l'on célébroit des joutes, et que là notre chevalier fit des actions dignes de lui. La fin de sa vie, sa mort, le lieu de sa sépulture, seroient absolument ignorés, sans un

vieux médecin qui, dans les décombres d'un hermitage, découvrit une caisse pleine de parchemins, écrits en lettres gothiques. Sur une lame de plomb qui recouvroit cette caisse, il lut des vers castillans, presque effacés, en l'honneur de don Quichotte, de Dulcinée, de Rossinante, et du fidèle Sancho Pança. Ces noms fameux lui donnerent l'espoir que les parchemins contenoient la suite des aventures du héros. Il consacra des années à déchiffrer ces vieux manuscrits. Il en vint à bout; et si le public accueille avec quelque indulgence cette premiere partie, je ne dis pas que le médecin ne se décide à faire imprimer la seconde, qui ne sera ni moins véritable ni peut-être moins intéressante.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

des

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.







